This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

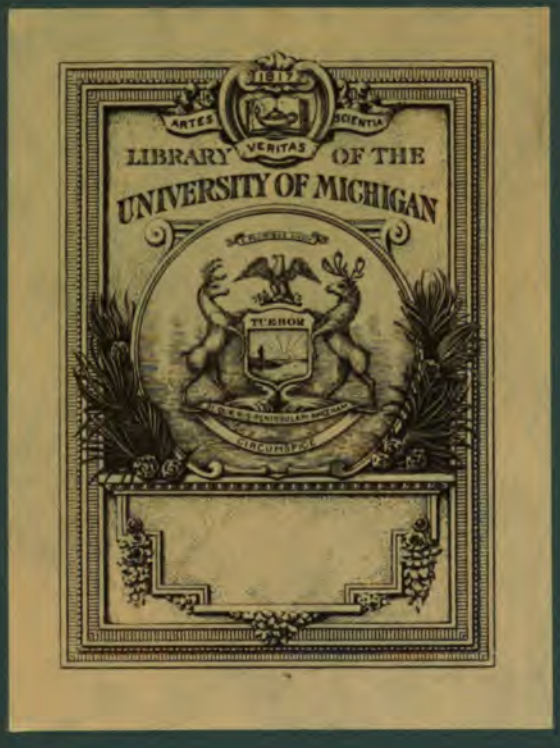
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

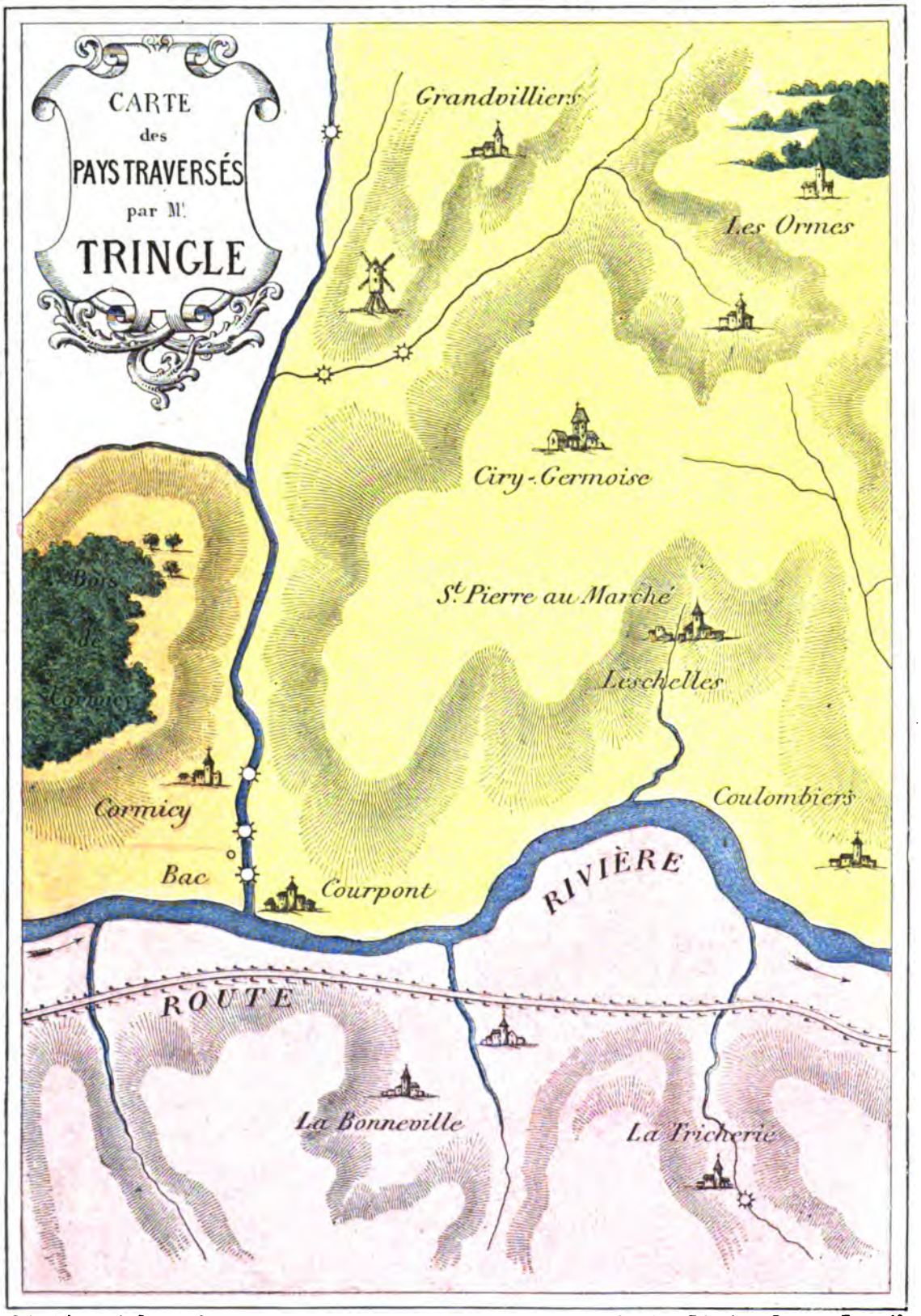
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

f. 8



Relevé d'après la Carte de Cassini.

Gravé par Erhard rue Duguay-Trouin, 12.

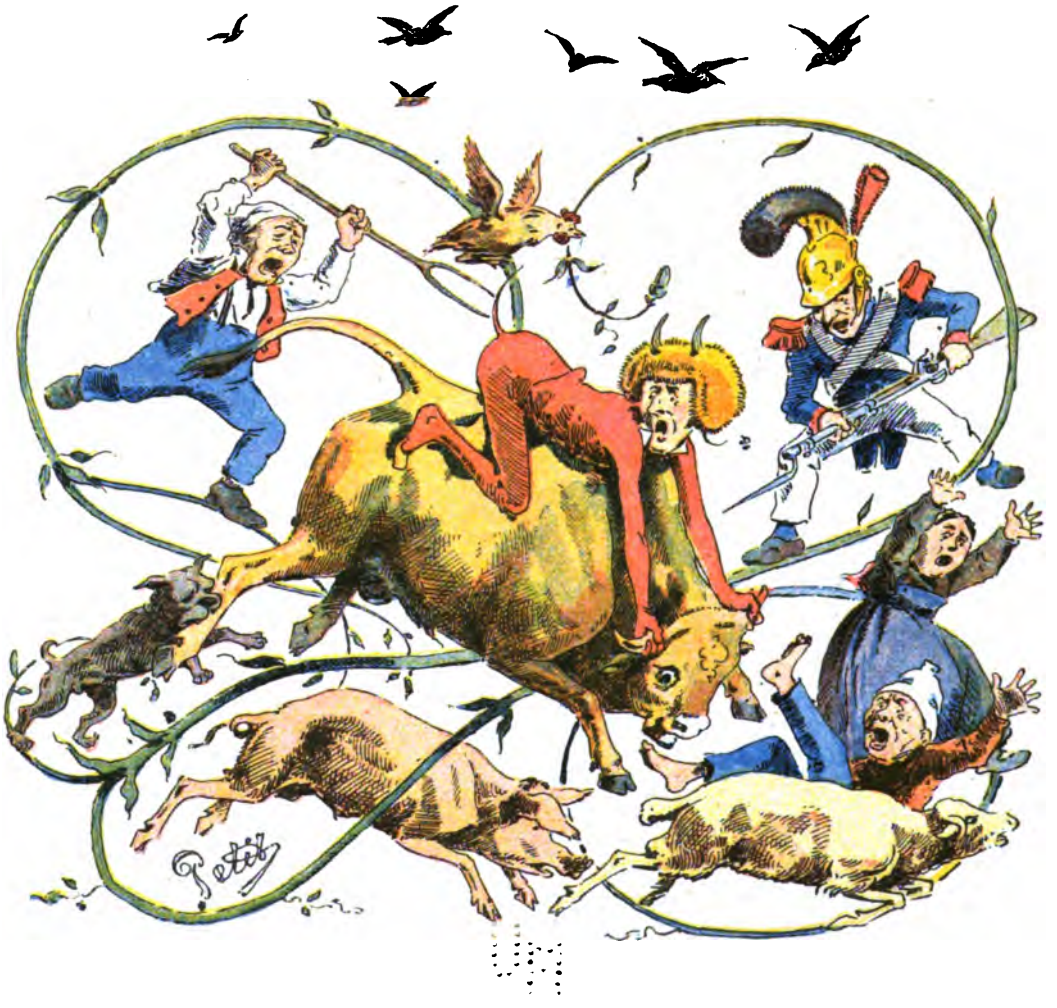
M. TRINGLE

PAR

CHAMPFLEURY

ILLUSTRÉ PAR

Léonce PETIT



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

—

1886

Droits de propriété et de traduction réservés

Rom. Lang.
French Book
1-25-42
44713

MONSIEUR TRINGLE

CHAPITRE I

PROJETS ET MÉDITATIONS DE M. TRINGLE

Jamais homme ne fut plus heureux que M. Tringle le jour où il reçut une invitation pour le bal travesti donné par la famille Brou.

Tout d'abord M. Tringle résolut de s'habiller en diable.

Singulière idée pour un célibataire qui avait l'aspect habituel d'un parapluie dans son fourreau.

Il est vrai qu'un mois avant l'annonce de ce bal, M. Tringle avait aperçu, pendant à la croisée du perruquier Chabre, un étrange costume de diable noir et rouge, avec une perruque ébouriffée et une longue queue frétillante qui devait produire (du moins il le parut ainsi à M. Tringle) un effet surprenant dans un quadrille.

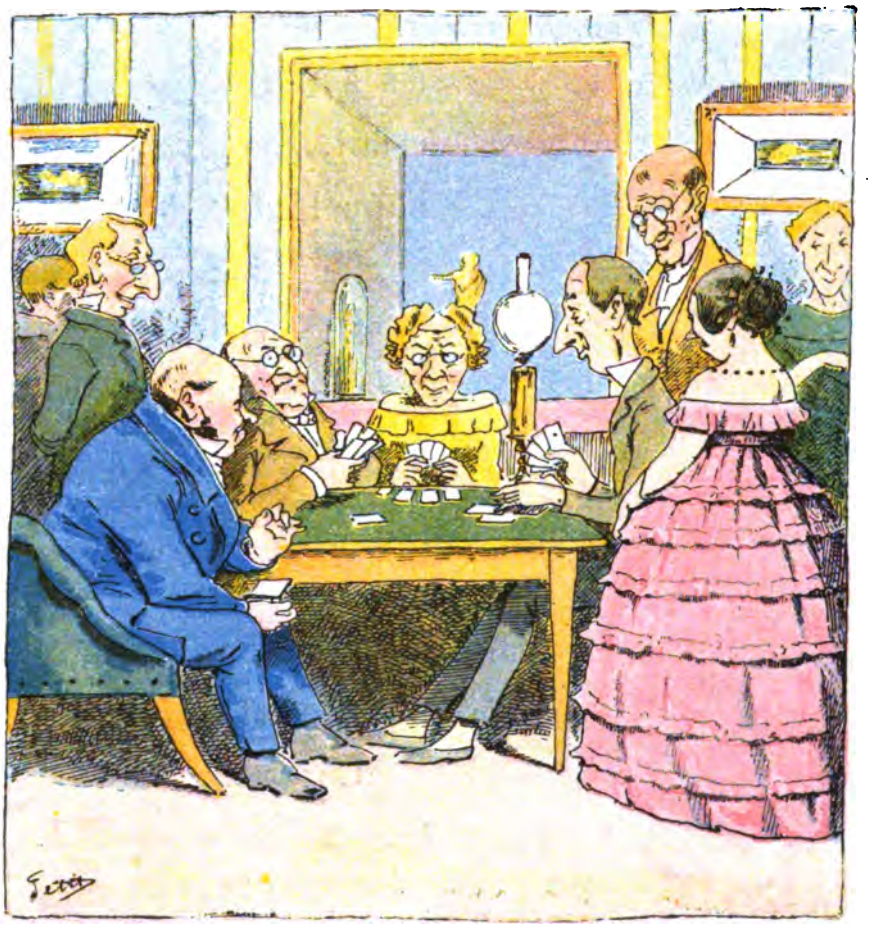
Non pas que M. Tringle fût un danseur remarquable. Jusque-là, sa place dans les soirées était marquée à une table où les principaux fonctionnaires de la ville des Ilettes jouaient à la bête ombrée; mais M. Tringle avait pensé que cette queue frétillante, en même temps qu'elle l'exempterait du jeu, trémousserait assez par elle-même pour lutter avec le talent des danseurs en renom.

Tout un avenir se rattachait à ce costume de diable, car depuis quelque temps M. Tringle gémissait en secret sur son état de vieux garçon; il ne demandait qu'à partager ses trois mille francs de revenus avec une jeune fille, à la condition qu'elle lui en apportât au moins le double.

Et, comme Mlle Brou parut offrir au célibataire les qualités qu'il attendait d'une compagne, c'est-à-dire six mille livres de rente, plus d'une fois, en passant devant la boutique du perruquier, M. Tringle admira, voltigeant au vent, le costume de diable qui devait le poser dans le monde.

— Qu'on doit être léger sous ce costume! pensait M. Tringle, regrettant de n'avoir pas assoupli ses jambes dans sa jeunesse.

A la faveur d'un quadrille, il espérait s'entretenir avec Mlle Brou, faire parade de galanterie, se montrer plein d'attention pendant le cotillon, et subjuguer le cœur de la jeune fille par des prouesses de danse d'autant plus remarquables qu'on n'y était pas habitué.



A peine le célibataire entrait-il dans le salon des Brou, qu'il était accaparé par les joueurs.

— Nous allons organiser une bête ombrée, voilà M. Tringle, s'écriait la maîtresse de la maison.

En même temps on entendait la voix glapissante d'une vieille douairière, joueuse enragée.

— Monsieur Tringle, monsieur Tringle, monsieur Tringle !

M. Tringle n'avait pas déposé son chapeau qu'un certain M. Paf, capitaine dans la garde nationale, assis à la table de jeu, s'écriait, comme s'il eût fait l'appel des hommes de sa compagnie :

— Tringle !

— Allons, cher monsieur Tringle, chacun vous réclame, disait Mme Brou en poussant familièrement le célibataire du côté du fastidieux tapis vert.

Ces raisons et bien d'autres militèrent en faveur du costume de diable ; cependant M. Tringle n'osa s'ouvrir de son projet à la vieille servante qui depuis dix-huit ans dirigeait son ménage.

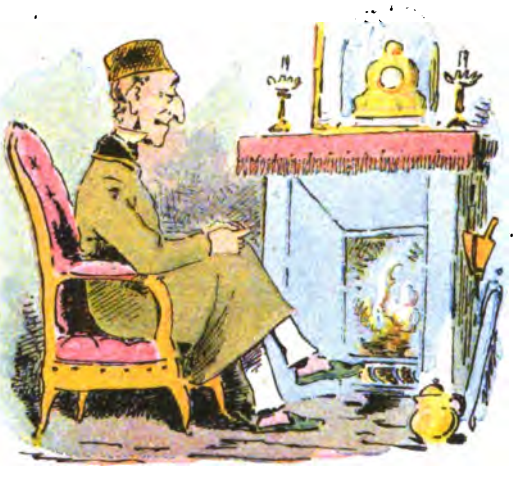
Comment Thérèse accueillerait-elle l'idée de voir son maître travesti de la sorte ? Nécessairement elle

trouverait mille objections ; peut-être pressentirait-elle que sous ce costume M. Tringle cachait l'intention de se rapprocher de Mlle Brou, de lui avouer sa flamme, et postérieurement de l'amener dans la rue Tirelire en qualité de maîtresse de maison.

Thérèse, qui gouvernait à son gré le célibataire, n'eût-elle pas alors mis tout en œuvre pour faire échouer ce projet ?

Ils sont rares les vieux garçons qui, pour échapper aux chaînes du mariage, n'ont pas leur vie prise dans des liens mille fois plus assujettissants.

Un quart d'heure en retard valait à M. Tringle des commentaires sans nombre de Thérèse sur l'événement extraordinaire qui avait fait rester le pot-au-feu quinze minutes de plus sur le fourneau.



Quelles imaginations s'empareraient de la gouvernante à l'annonce de la soirée !

M. Tringle, contre son habitude, resta muet ; mais les petites langues de feu qui s'échappaient de son foyer le soir, et qu'on dit annoncer *une nouvelle*, lui remettaient sans cesse en mémoire la dot qui brillait à l'horizon.

Des suites du bal travesti découlait la conquête de cette dot. Et comme les désirs concentrés sont ceux auxquels s'accrochent les plus longues racines, le célibataire s'endormit rarement sans rêver au 8 février, époque à laquelle Mme Brou donnait sa fameuse soirée.

CHAPITRE II

DE L'ENTRETIEN QUI EUT LIEU CHEZ LE PERRUQUIER CHABRE
ET DE CE QUI S'ENSUIVIT

Le 8 février étant arrivé, M. Tringle entra mystérieusement le soir dans l'arrière-boutique du perruquier Chabre, souriant de la bonne plaisanterie qu'il avait imaginée.

— Vous costumerez-vous, monsieur Tringle? avaient demandé huit jours auparavant les dames Brou.

— Ma santé délicate s'y oppose, vous le savez, mesdames.

Et il était sorti avec un sourire vraiment diabolique, défiant quiconque de le reconnaître sous le travestissement qu'il méditait.

— Que dites-vous de ceci, monsieur Tringle? lui demanda non sans orgueil le perruquier Chabre en lui présentant une sorte de manchon effaré.

M. Tringle considéra longuement le bizarre objet.

— C'est votre perruque... Vous serez impayable là-dessous.

— Impayable, oui, il faut l'espérer, dit M. Tringle, regardant avec stupéfaction un agencement de peaux de chats et de peaux de lapins dans les poils desquelles le perruquier donnait de frénétiques coups de peigne.

— Ainsi coiffé, monsieur Tringle, vous devez enlever tous les suffrages de la soirée.

— Le croyez-vous vraiment, monsieur Chabre? Je n'en étais pas certain, mais puisqu'un homme de votre compétence l'affirme...

— Non, jamais aux Ilettes on n'aura vu de plus admirable travestissement.

— Vous connaissez, sans doute, monsieur Chabre, quelques-uns des costumes de la soirée?

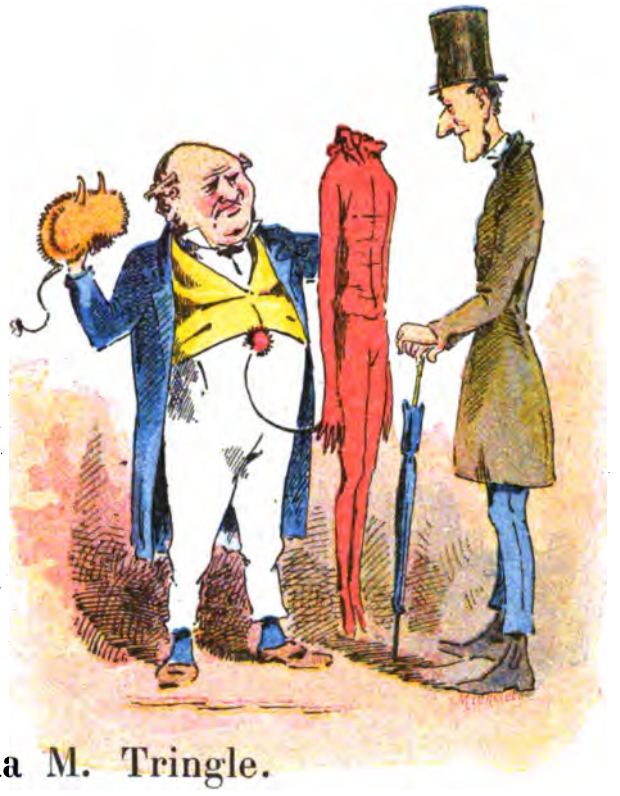
— Ne me parlez pas des bourgeois des Ilettes! dit le perruquier Chabre, qui était natif d'Agen. Des pingres, des panas! Il n'y a que vous, jusqu'à présent, monsieur Tringle, qui ayez loué un costume pour la soirée.

— Allons, tout va bien ! s'écria avec joie le célibataire.

— Aussi chacun reconnaîtra que vous vous êtes mis en frais.

— En frais ! pensa l'économe Tringle. Au fait, combien me prendrez-vous pour la location ?

— Ce diable a coûté fort cher à établir dans le temps, et je ne me chargerais pas de le faire confectionner pour cent écus.... Vous allez voir comme vous serez à l'aise dedans, quoique ce soit un collant. L'homme le mieux bâti n'y perd aucun de ses avantages physiques....



— Mais le prix ? demanda M. Tringle.

— Pour six francs vous en verrez la farce.

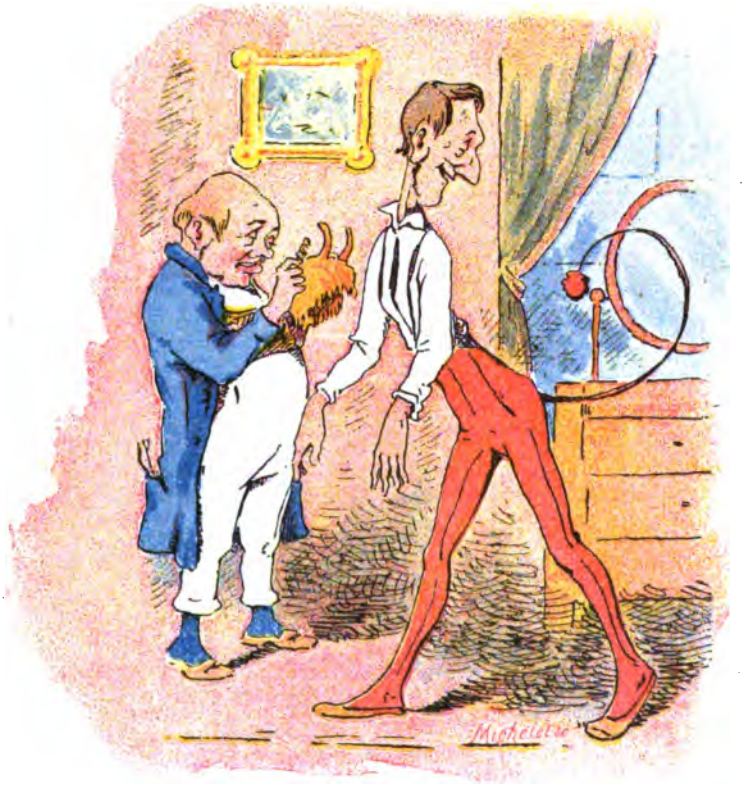
— Six francs ? s'écria M. Tringle.

— C'est le costume le plus gracieux de mon magasin, et il serait usé depuis longtemps si je voulais le louer à nos jeunes gens pour le mardi gras ; mais je ne le confie qu'à des personnes dont je connais le caractère....

— Vous savez, monsieur Chabre, qui je suis.

— Je ne parle pas pour vous, monsieur Tringle.... Un homme de votre âge, bien posé, s'amuse décemment ; mais ce genre de costume exige tant de ménagements.....

— Quels ménagements ? demanda M. Tringle.



— Le rouge est une couleur si délicate ! Autant de gouttes de punch, autant de taches.

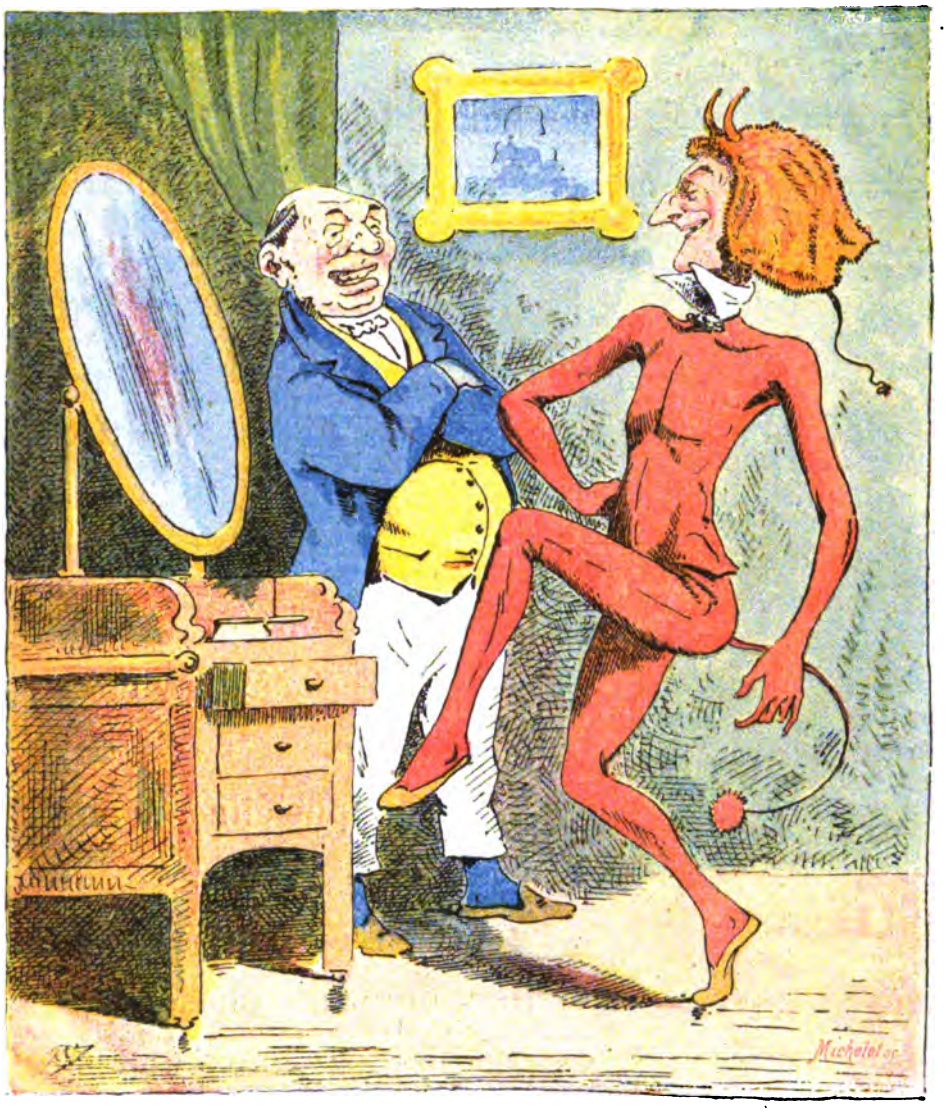
— J'ai horreur des taches, dit le célibataire.

— On le voit à vos effets, monsieur Tringle ; c'est pourquoi je n'ai pas besoin de vous recommander de veiller aux rafraîchissements.

Après ces avis, M. Tringle passa dans la chambre à coucher du perruquier et se coula dans la culotte, qui tout d'abord le mit en gaieté, car la longue queue, formée d'une sorte de souple fil d'archal, tantôt aiguillonnait ses jambes, tantôt lui caressait le dos.

Ainsi vêtu, M. Tringle s'amusait comme un jeune chat des comédies de sa queue. Personne, en effet,

n'eût reconnu à ces attitudes le célibataire qui ne se reconnaissait plus lui-même, une agilité sans pareille traversant tous ses membres.



Quand M. Tringle sentit la chaleur de la perruque pénétrer son crâne, et qu'en face de la glace que lui présentait le perruquier donnant un dernier coup de peigne dans les poils de chat ébouriffés, le célibataire

prit des airs penchés et secoua la tête afin de voir quel rôle la perruque était appelée à jouer, Chabre ajouta à ces admirations en bouchonnant les sourcils de M. Tringle et en leur donnant l'étrange aspect d'un accent circonflexe.

De maigres crins de balayettes ayant été ajoutés à l'honnête physionomie de M. Tringle, ce fut alors qu'il se reconnut pour un masque triomphant qui devait enlever le cœur de Mlle Brou.

— Vous êtes à peindre, dit Chabre en bouclant le costume de telle sorte que M. Tringle se sentait la légèreté de la plume.

Enthousiasmé, le célibataire essaya une gambade devant le miroir.

— C'est à ravir, reprit le perruquier.

— Monsieur Chabre, vous voulez me flatter.

— La souplesse et la distinction sont choses trop rares parmi nos messieurs d'aujourd'hui pour que je n'y applaudisse pas.

M. Tringle sauta de joie à la hauteur du comptoir.

— Un peu de prudence, monsieur Tringle : je vous recommande surtout de ne pas trop écarter les jambes, à

cause du collant. Le noir brûle l'étoffe ; mais en dansant avec précaution, il n'arrivera pas malheur de ce côté.

De nouveau, M. Tringle tenta quelques entrechats mélangés d'agréables pirouettes.

— Qui croirait qu'un homme habituellement réservé dans ses manières peut être aussi gai ? s'écriait Chabre.

M. Tringle n'écoutait plus. L'orgueil d'apparaître dans son costume chez les Brou l'entraînait au dehors.

— Votre manteau, monsieur Tringle, cria le perruquier. Il fait froid, je vous avertis.

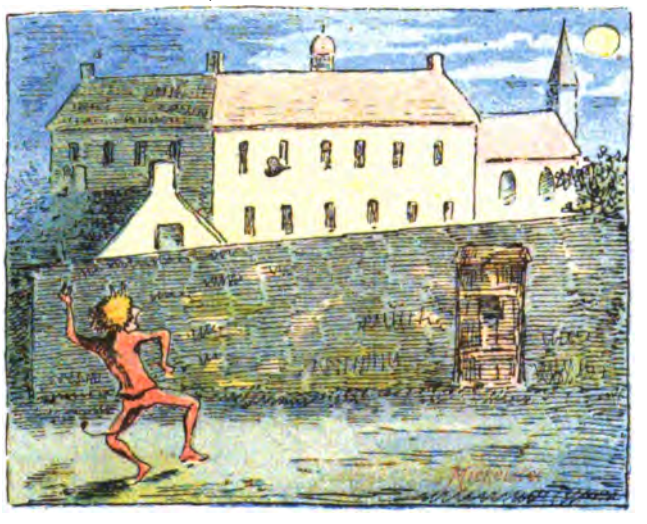
Mais déjà le célibataire bondissait par les rues, faisant en plein air la répétition d'un pas de diable qu'il venait d'imaginer.

CHAPITRE III

BIZARRE CONDUITE DE M. TRINGLE EN PLEINE RUE

La bise soufflait, les girouettes grinçaient sur les toits, et un cœur en tôle qui servait d'enseigne à un marchand de tabac gémissait d'être battu par les vents.

Qui le croirait ? M. Tringle grimpa sur une borne,



enleva le cœur de tôle et le jeta par-dessus les murs du couvent des Dames de la Providence.

M. Tringle était entré au naturel dans son rôle de diable.

Un matou sortait tranquille d'un soupirail, se rendant à l'invitation d'une chatte qui voulait bien le re-

cevoir sur un toit voisin. M. Tringle lui barra le passage, se tenant immobile devant lui, comme s'il eût voulu magnétiser les grands yeux verts de l'animal; mais

le matou échappa par un crochet, et M. Tringle se mit à sa poursuite en poussant plusieurs terribles *Ah ! chat !* de nature à troubler le repos des habitants de la cité.

Un honnête savetier possédait depuis des temps immé-

moriaux une vieille statue en bois de saint Crépin, sous le patronage duquel était placée sa boutique. M. Tringle, ne pouvant parvenir à desceller de sa niche le protecteur des cordonniers, cassa la tête de saint Crépin, un martyr ! et la jeta à la tête du matou.

Étranges effets d'un costume de diable!

Le coutelier-repasseur de la ville tient en même temps des instruments d'optique. De grandes lunettes à verres de couleur servent d'enseigne à son commerce ; M. Tringle décrocha les grandes lunettes et les fracassa contre un mur.

A cette heure il ne respectait rien, pas même les panonceaux dorés du notaire, qu'il jeta dans une cave voisine, après avoir foulé aux pieds les emblèmes de la loi.

Une lanterne allumée à la porte du commissaire té-

moignait de l'œil toujours ouvert de la police; M. Tringle s'empara de la lanterne et l'envoya tenir compagnie aux panonceaux du notaire.

Le criminel le plus éhonté eût hésité à enlever cet emblème du gardien de l'ordre dans la cité des Ilettes. Sans remords, M. Tringle commit ce nouveau méfait.

Le quartier étant plongé dans l'obscurité, le célibataire s'attaqua aux sonnettes et aux marteaux des portes des principaux fonctionnaires de la ville, comme s'il eût voulu braver les personnages les plus importants du pays.

On eût à peine pardonné de tels excès à un ivrogne ; mais M. Tringle semblait grisé par son costume.

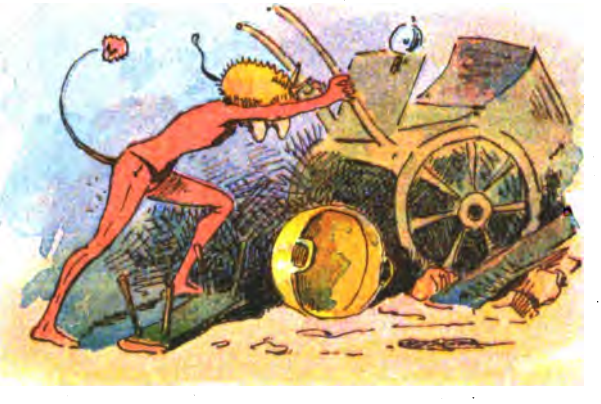
A l'aide de la corde du puits communal, qu'il enleva aux embrassements de la poulie, M. Tringle brisa une longue arquebuse en bois qui faisait l'admiration des paysans devant la boutique du principal armurier de la ville.

Il arracha la cocarde d'or d'un grand chapeau à cornes rouges qu'il ne put desceller de la devanture d'un chapelier.

Ce ne fut qu'après de vains efforts que M. Tringle abandonna un tableau représentant deux enfants nichés dans le cœur d'un chou, qui indiquait que là résidait une maîtresse sage-femme. Et pourtant, de sang-froid, M. Tringle n'eût pas troublé cette maison, craignant que les dames pensionnaires ne l'aperçussent et ne communiquassent à leur fruit un aspect diabolique.

Ce que M. Tringle causa de dégâts en se rendant à la maison Brou, fut immense.

Volets, grands cuviers, persiennes, seaux, cabriolets remisés, il renversa tout sur son passage, et ce fut dans un état de surexcitation fiévreuse qu'il arriva à la soirée, ayant retrouvé dans ces déprédations une agilité endormie depuis bien des années.



CHAPITRE IV

LA SOIRÉE DE MADAME BROU

Plein d'ivresse, M. Tringle enfila le corridor qui conduit au premier étage de la maison habitée par les Brou, se demandant de quelle façon il entrerait. Devait-il apparaître la tête en bas, les jambes en l'air, ou se présenter avec l'exquise politesse d'un galant chevalier français ?

M. Tringle s'abandonna à l'inspiration du moment ; ayant modéré ses frénésies, qui faisaient un ennemi de chaque sonnette qu'il avait rencontrée sur son chemin, discrètement il tira le cordon.

Un bruit léger se fit entendre à l'intérieur, et Mlle Brou elle-même vint ouvrir la porte.

« Mademoiselle..., » dit M. Tringle, se ployant en deux de telle sorte que sa queue en trompette, comme il se dit familièrement, se mit en frais de politesses frétillantes !

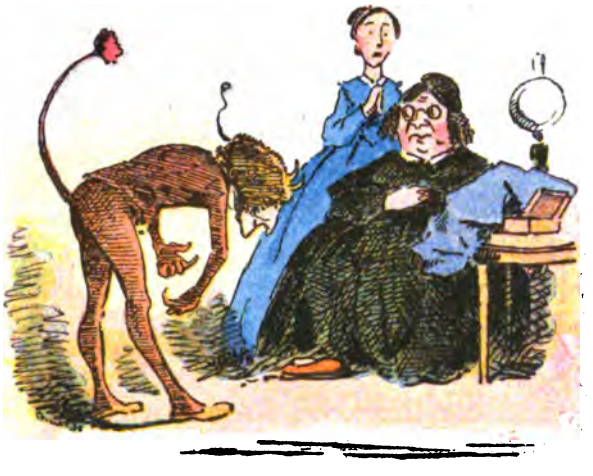
La physionomie de Mlle Brou ne laissait paraître

d'habitude que de rares impressions, et offrait quelque ressemblance avec « les poupards » des marchandes de modes; aussi parut-elle démesurément étonnée.

« Madame votre mère se porte bien ? » reprit M. Tringle qui redoubla d'affabilité.

En même temps M. Tringle entra dans le vestibule et se trouva sur le seuil de la salle à manger, où Mme Brou, entourée d'étoffes, était assise près d'une table éclairée par une lampe.

Non sans dépit, M. Tringle se dit :



« Je suis arrivé un peu tôt. »

Toutefois, il n'en salua pas moins respectueusement Mme Brou, qui, laissant couler un regard de côté sous ses conserves, regardait avec des lèvres pincées l'être bizarre qui sollicitait la faveur de déposer ses hommages à ses pieds.

Mlle Brou s'était assise près de sa mère, et les deux dames se communiquaient leurs muettes impres-

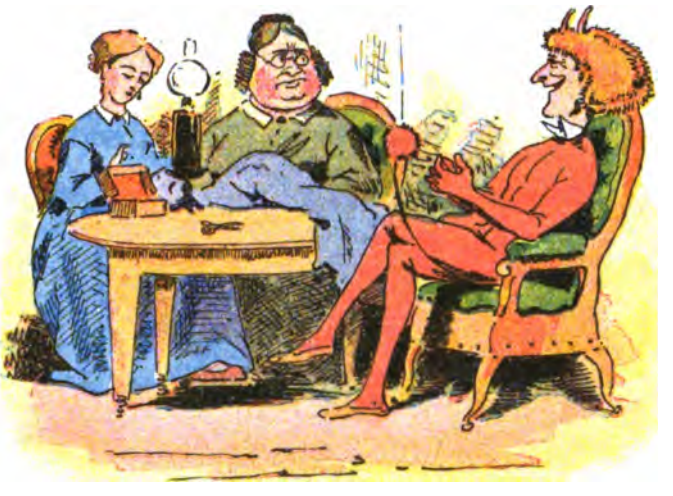
sions avec des regards si étonnés, que M. Tringle crut d'abord qu'un accroc avait détérioré le brillant costume de diable pendant ses folies à travers les rues.

Un certain silence succéda à cette fâcheuse arrivée, M. Tringle se gendarmant d'être arrivé si tôt.

« Pardon, Monsieur, dit Mme Brou, qui faisait de visibles efforts pour engager la conversation.

— Madame.... »

Embarrassé, M. Tringle n'en dit pas davantage. Les yeux baissés, il sentait les regards de Mme Brou le parcourir des pieds à la tête, depuis les griffes jusqu'à la perruque. Inquiet comme un soldat devant un officier sévère, il se demandait :



« Suis-je irréprochable ? »

Mme Brou ayant encore une fois regardé sa fille, comme pour prendre conseil avant d'ouvrir le feu :

« Je ne vous remets pas au premier coup d'œil, Monsieur, » dit-elle.

Ce qui entraîna M. Tringle à des éclats de rire considérables.

Son effet était obtenu.

Mais le célibataire s'aperçut que Mme Brou ne goûtait pas cette folâtre humeur.

Les lèvres des dames se pinçaient. D'un geste plein de noblesse, Mme Brou fit signe à sa fille de se tenir droit.

On eût dit des juges allant rendre leur arrêt.

« Eh quoi ! Mesdames, ne me reconnaissez-vous pas ? » demanda M. Tringle fier de son déguisement.

Encore une fois le célibataire passa sous la toise de regards perçants, et un nouveau silence succéda à cette singulière présentation, pendant laquelle les ciseaux de la mère et de la fille faisaient de grands *crac-crac* dans les étoffes.

« Ces dames sont en retard pour leurs costumes ? » se hasarda à dire M. Tringle.

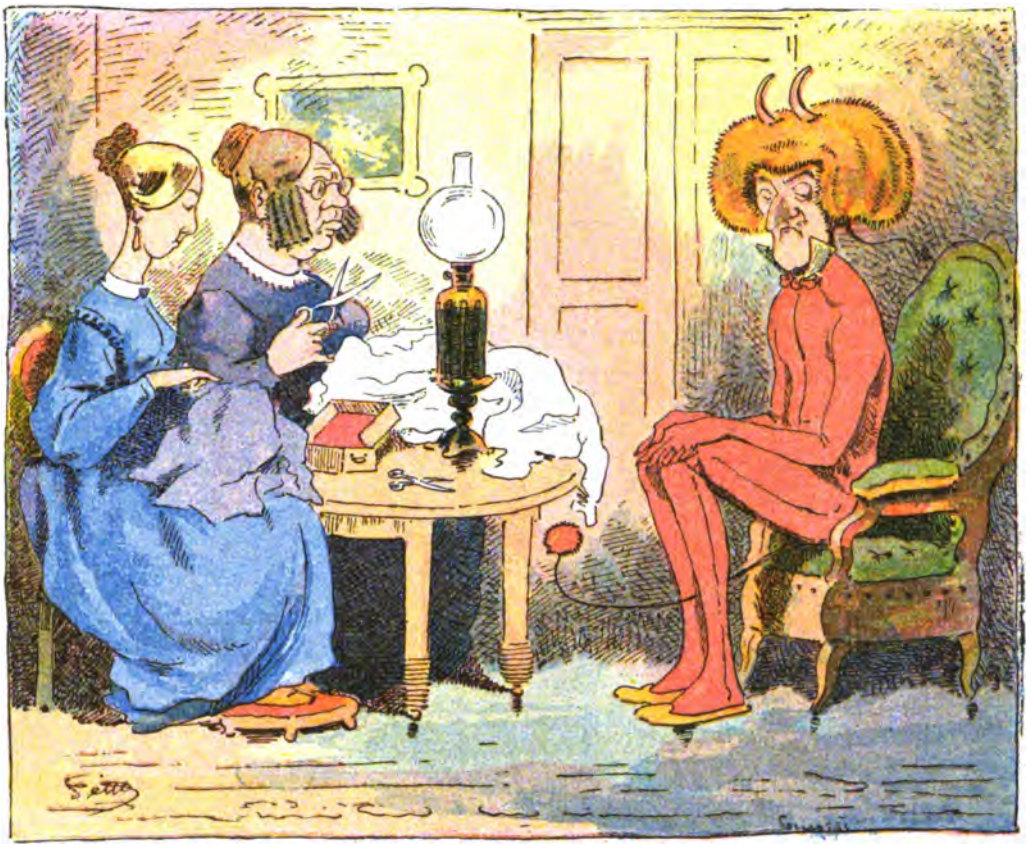
Mais comme on ne lui répondait pas, une pointe de mauvaise humeur s'empara du célibataire, qui pensa qu'en ces sortes de fêtes l'heure devait être mise au bas des lettres d'invitation.

Les moustaches gommées, commençant à tirer la peau des joues et des lèvres, donnaient à M. Tringle de furieuses envies de se gratter; en même temps des gouttes de sueur produites par l'ampleur de la perruque descendaient sur l'accent circonflexe des sourcils, s'arrêtaient au bord des cils, tombaient sur le fard des joues et inquiétaient M. Tringle, qui n'osait se regarder

dans la glace, craignant que l'harmonie de sa physionomie ne fût détruite.

« Il fait bien bon chez vous, Mesdames, » se hasarda-t-il à dire.

Intérieurement le célibataire espérait goûter aux



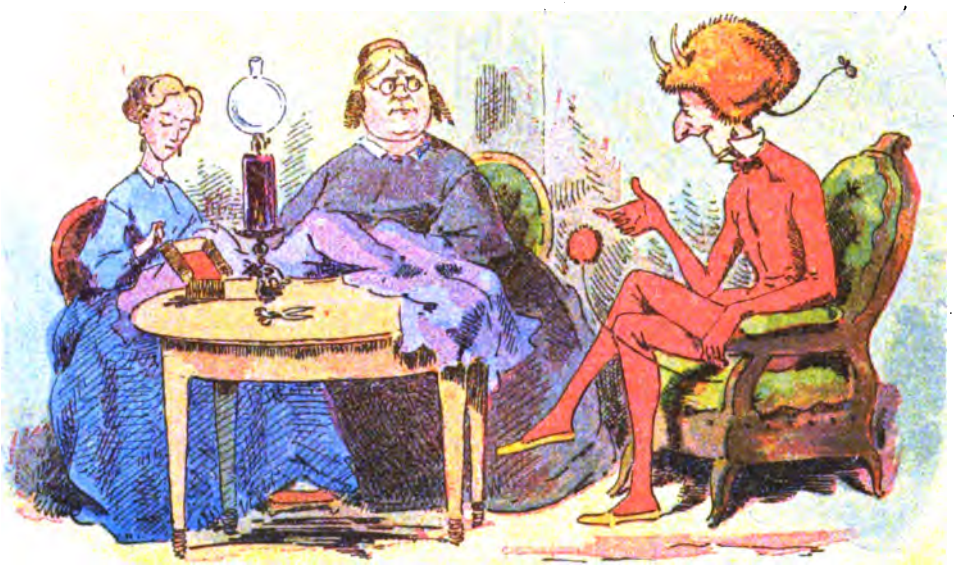
rafraîchissements de la soirée, car les exercices de la route l'avaient altéré outre mesure.

Les dames Brou ne parurent pas comprendre cette demande, et M. Tringle resta étonné de la tranquillité de la maîtresse de maison qui, à cette heure, aurait dû préparer les gâteaux, le sirop et le punch.

Aucune odeur n'arrivait de l'extérieur. Certainement le punch ne chantait pas à l'office dans la bouilloire.

« Si encore quelque masque entrait ! se disait M. Tringle. Un costume nouveau détournerait de moi ces terribles regards. »

Mais les invités ne se pressaient pas !



Lentement, lentement, le balancier de la pendule annonçait l'insaisissable destruction d'une minute par une autre.

M. Tringle tenta de ranimer la conversation.

« On dit partout, Madame, que votre bal sera on ne peut plus brillant. »

Encore une fois les ciseaux s'arrêtèrent, et Mme Brou jeta de nouveau un long regard sur M. Tringle, des pieds à la tête.

« Certainement, pensa le célibataire, quelque accroc malséant se fait remarquer sur ma personne. »

De ses griffes, car le maillot se prolongeait jusqu'au bout des doigts, M. Tringle se palpa, désespéré de n'avoir pas un plus vif sentiment du toucher.

« Ces dames terminent leur costume, sans doute ! » se dit-il.

Malgré les morsures des ciseaux qui semblaient se jeter sur l'étoffe avec l'avidité d'un brochet, le célibataire se demandait à quelle heure avancée de la nuit ces étoffes seraient cousues. Et comme il manifestait son regret de ne pouvoir déjà admirer les dames dans tout le déploiement de leur costume :

— A quoi bon nous habiller huit jours avant le bal? dit Mlle Brou.

— Huit jours avant le bal! s'écria M. Tringle, grand Dieu!

— Nous ne sommes pas invitées à la soirée où vous vous rendez, Monsieur, dit Mme Brou qui alluma une bougie et se leva pour indiquer au mauvais plaisant que sa visite s'était déjà trop longtemps prolongée.

— Le bal n'a-t-il pas lieu aujourd'hui? reprit le célibataire d'une voix altérée.

— J'ai eu l'honneur de vous dire, Monsieur, que notre salon ouvrira le 18 de ce mois.

M. Tringle bondit sur sa chaise.

— Le 18 ! s'écria-t-il. La lettre d'invitation portait le 8 février. Ah! pauvre Tringle!

— Comment, demanda Mme Brou, vous seriez monsieur Tringle?

Mais c'était au tour du célibataire de ne plus répondre. La perruque plongée dans les mains, il pensait à la sotte entrée qu'il avait faite dans la maison.

— Fâcheux contre-temps, monsieur Tringle! disait Mme Brou. Je me demandais aussi quelle étrange idée poussait un inconnu à nous rendre visite dans ce costume....

M. Tringle n'écoutait plus; son front ruisselait de sueur. De quel ridicule ne se couvrait-il pas vis-à-vis de Mlle Brou dont la physionomie, si calme d'habitude, prenait des teintes de raillerie.

S'habiller en diable huit jours avant un bal, cela ne s'était jamais vu. Un déguisement si bizarre pouvait-il se porter deux fois?

Et cette queue sur les agaceries de laquelle M. Tringle comptait, il faisait maintenant mille efforts pour la dissimuler derrière le fauteuil; mais il n'y parvenait qu'avec peine, tant le ressort était souple. Au moindre

mouvement, la houppette qui la terminait apparaissait sur les bras du fauteuil, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

CHAPITRE V

AMÉNITÉS DES DAMES BROU

Le sentiment qu'un être possède de sa situation ridicule est de ceux qui paralysent les plus heureuses facultés. M. Tringle en était arrivé à s'asseoir comme un solliciteur, tout à fait sur le bord du fauteuil.

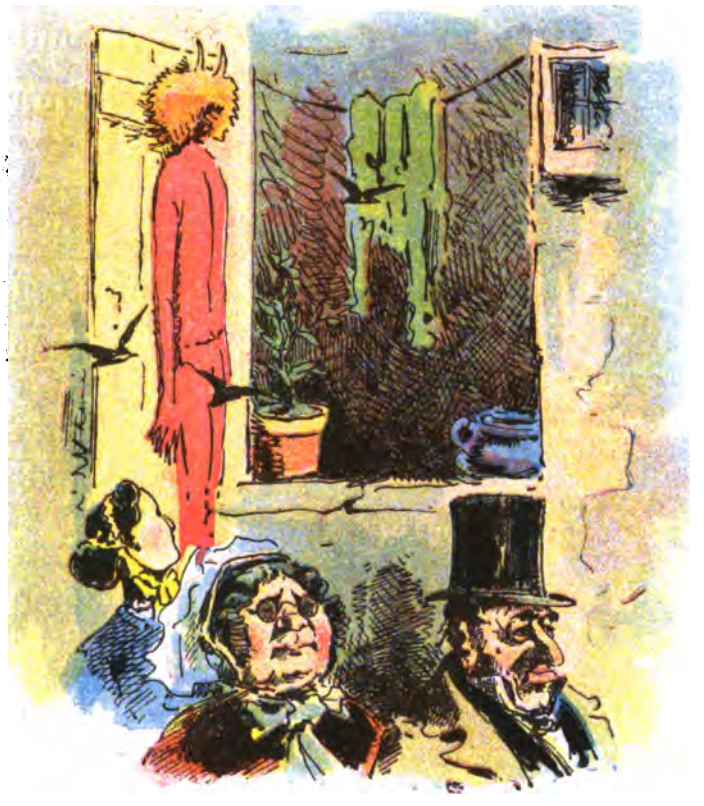
— Le perruquier aurait au moins dû vous prévenir, monsieur Tringle, qu'il n'y avait pas de soirée aujourd'hui chez moi, et que je n'avais pas pour habitude de recevoir un vendredi.

M. Tringle, quoique accablé, sentit que Mme Brou lui reprochait son indiscrète visite; mais la honte le clouait sur le fauteuil et l'empêchait de prendre congé des dames.

— En effet, dit M. Tringle, M. Chabre m'avait annoncé que personne ne s'était fourni de costume dans son magasin.

— Loue-t-on des costumes chez ce perruquier? ajouta Mlle Brou d'un ton dédaigneux.

— Chabre vous a joué un mauvais tour, monsieur Tringle, reprit Mme Brou.



— Il voulait enfin placer un costume accroché depuis tant d'années à sa fenêtre, répliqua Mlle Brou.

Ainsi Mlle Brou méprisait le costume de diable!

— Il y a bien trente ans que je vois ce diable pendu au premier étage de Chabre, dit Mme Brou.

— L'a-t-on décroché exprès pour vous? demanda malicieusement Mlle Brou.

— C'est une indignité que d'affubler un honnête homme d'un pareil nid à poussière ! dit la mère.

— J'ai vu un jour des hirondelles s'envoler du fond du pantalon, continua Mlle Brou ; certainement elles y faisaient leur nid.

— S'il n'y avait rien que des hirondelles, ajouta Mme Brou ; mais des moisissures et d'horribles toiles d'araignée !

M. Tringle tressauta ; il sentait des fourmillements par tout le corps, et les blessures faites à son amour-propre étaient tellement considérables qu'il eût pris en haine les deux dames, si les six mille livres de rente de Mlle Brou n'eussent pallié ces sarcasmes.

— Pourquoi ne pas nous avoir consultées, monsieur Tringle, sur le choix de votre travestissement ?

— Je croyais, Madame, que ce costume obtiendrait quelque succès.

— Oh ! fit dédaigneusement Mlle Brou.

— Vous avez encore huit jours devant vous, reprit Mme Brou... Nous organisons un bal Louis XIII... Tenez, voici du jaconas dans lequel ma fille et moi taillons des costumes de marquise... Ce sera très distingué... L'époque Louis XIII est féconde en costumes... A votre place, monsieur Tringle, je chercherais dans les costumes de cette époque.

— Un diable Louis XIII ! s'écria M. Tringle.

— Non, non, plus de diable... Vous seriez beaucoup mieux en seigneur.

CHAPITRE VI

QUEL EFFET LE DÉGUISEMENT DE M. TRINGLE PRODUISIT SUR M. BROU

En ce moment on sonna à la porte, et M. Brou entra.

— Qu'est-ce que cela? dit-il en faisant le tour de M. Tringle.

— Monsieur Brou, dit sa femme, c'est ce pauvre M. Tringle qui s'est imaginé que notre bal costumé se donnait aujourd'hui.

— Tringle en diable! s'écria M. Brou.... Mais personne ne vous reconnaîtrait en pareil équipage, mon cher.... Allons, levez-vous, qu'on vous voie.

— Dispensez-m'en, je vous prie, disait M. Tringle, vissé sur son fauteuil.

— Comment, vous ne voulez pas qu'on vous admire sur toutes les faces?

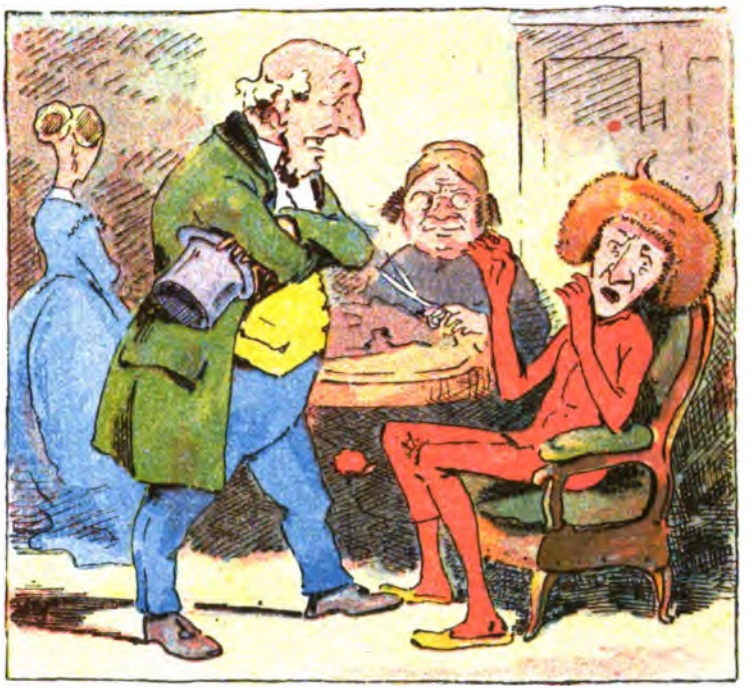
De la main M. Tringle faisait signe qu'on lui épargnât cette exhibition.

— Vous semblez gêné là-dedans, monsieur Tringle, disait Mme Brou continuant son examen.

La pendule sonna minuit.

— Madame Brou, il est temps de te coucher, dit le mari.

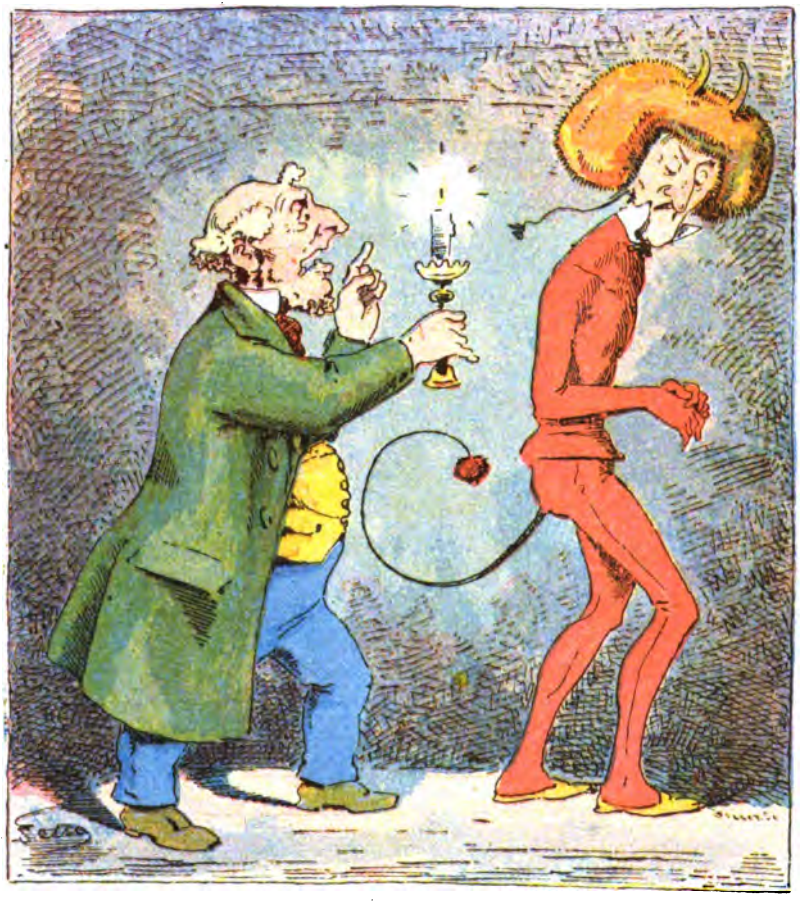
C'était une façon de prévenir M. Tringle de l'heure



du départ ; alors le célibataire regretta d'avoir laissé chez le perruquier son manteau qui lui eût servi à dissimuler la queue malencontreuse. Ayant fait mille excuses aux dames, M. Tringle sortit de l'appartement à reculons, cherchant à cacher sa queue qui toujours sautillait et ne s'associait pas à son désappointement.

Dans le corridor, M. Brou prit une mine grave.

— Monsieur Tringle, dit-il, je ne suis pas dupe de vos contes. On ne vient pas en soirée le 8 février quand on est invité pour le 18.... J'ai fait assez de chiffres, en ma qualité de comptable à la recette, pour en connaître



la valeur.... Je ne me suis jamais trompé dans mes écritures.... Ma fille, Monsieur, est à marier, vous ne l'ignorez pas, et il est peu convenable de se présenter sous un tel costume auprès d'une jeune fille, même protégée par l'aile de sa mère.... Aussitôt entré vous deviez réparer cette erreur en vous retirant.

M. Tringle tenta d'ouvrir la bouche pour se défendre ; mais M. Brou n'avait pas terminé son discours. D'un geste il imposa silence au célibataire et continua :

— Vous avez osé rester près de trois heures assis à mon foyer, sans craindre le ridicule d'un costume qui prouve médiocrement en faveur de la noblesse de vos sentiments! Je ne vous dis pas au revoir, monsieur, espérant que vous comprendrez combien serait déplacée votre présence à ma prochaine soirée.

Après avoir ainsi parlé, M. Brou ouvrit la porte et la referma avec fracas sur M. Tringle atterré.

CHAPITRE VII

CE QUI SE PASSA SUR LE PALIER DE M. BROU.

Les philosophes de toutes les nations sont d'accord pour témoigner qu'un malheur n'arrive jamais seul.

Quel ne fut pas l'émoi de M. Tringle quand, voulant descendre l'escalier, il se sentit arrêté par le dos !

Sa queue de diable était prise dans la porte.

Dans la porte d'une maison d'où M. Tringle venait d'être congédié !

Tout d'abord, l'idée de sonner vint au célibataire ; mais il fallait se présenter une fois de plus en face d'un homme irrité, qui ne semblait pas goûter les plaisanteries.

Une demi-heure d'anéantissement avait succédé à la fermeture de la porte. Les dames étaient certainement couchées, et sans doute aussi le sévère M. Brou.

De quels brocards serait nécessairement poursuivi M. Tringle dans la ville, si les plaisants avaient connaissance de cette désagréable aventure !

— Le mieux, pensa le célibataire, serait de me débarrasser de cette maudite queue en la coupant.

Mais M. Tringle n'avait ni couteau ni canif dans son collant.

Un prisonnier qui a combiné une fuite dans de longues heures de détention, et se trouve tout à coup en face d'obstacles impossibles à franchir, n'est pas plus atterré que M. Tringle ; car le célibataire, d'une imagination peu féconde en ressources, avait mené jusque-là une vie calme, où les émotions et les accidents tenaient une place médiocre.

Si encore un locataire du second étage était rentré, M. Tringle l'eût supplié de lui prêter assistance! Mais le logement au-dessus de la famille Brou était occupé par une vieille dame qui se couchait régulièrement à la tombée de la nuit.

Vers une heure du matin M. Tringle sentit le froid le gagner, quoiqu'il s'agitât en tous sens, avec assez de précaution toutefois pour ne pas réveiller la famille Brou.

Combien Chabre, le perruquier, avait été calomnié ! Si le costume eût été aussi délabré que l'affirmaient les dames Brou, certainement, à la suite de ces efforts, la

queue ne fût pas restée attachée si solidement au fond de la culotte.

A deux heures du matin le froid augmenta. La mince étoffe du costume donnait passage à douze degrés pour le moins, qui s'introduisaient dans le collant et glaçaient le sang du malheureux Tringle.

Au risque d'être anathématisé par M. Brou, M. Tringle se dit : « Je vais sonner. »

Vaguement, pendant un quart d'heure, il étendit à tatons les mains dans les moulures du chambranle de la porte, sans pouvoir saisir le cordon de sonnette, que pourtant il se rappelait exister à sa gauche; mais la queue étant prise presque à ras ne laissait pas au bras assez d'espace pour atteindre la sonnette.

— J'en ai trop cassé dans la ville, pensa M. Tringle; je suis puni par où j'ai péché.

A cette heure, M. Tringle, quoiqu'il fût de nature peu dépensière, eût volontiers donné vingt sous par tête de sonnettes qu'il avait si méchamment détruites en se rendant chez les Brou.

Des remords tardifs s'emparaient de M. Tringle;

pourtant, plein d'anxiété, le célibataire se demandait si un moment de surexcitation fiévreuse devait être payé par de telles tortures.

Comme la Providence jette parfois un regard de pitié sur ceux qui se repentent, M. Tringle ayant tout à coup frotté le dos contre la porte pour se réchauffer, s'aperçut que le bouton de cuivre faisait un imperceptible mouvement.

Un rayon de lumière qui luit au fond de catacombes où un malheureux s'est égaré, n'est pas accueilli avec plus de joie.

Se tournant de profil autant que sa queue le lui permettait, M. Tringle saisit de la main le bouton de la porte et reconnut qu'il n'était que vissé dans l'épaisseur du bois; mais quand, après maints efforts, le célibataire se rendit maître du bouton de cuivre, il jugea qu'il lui servirait médiocrement pour ouvrir la porte et dégager la queue.

En palpant le bouton de cuivre une idée vint à M. Tringle. Il se dit qu'à l'aide de la spirale de la vis il pourrait scier cette queue malencontreuse qui l'attachait, comme Prométhée, à un rocher ridicule.

Les recommandations de Chabre à propos du fameux costume lui vinrent bien un instant à l'esprit;

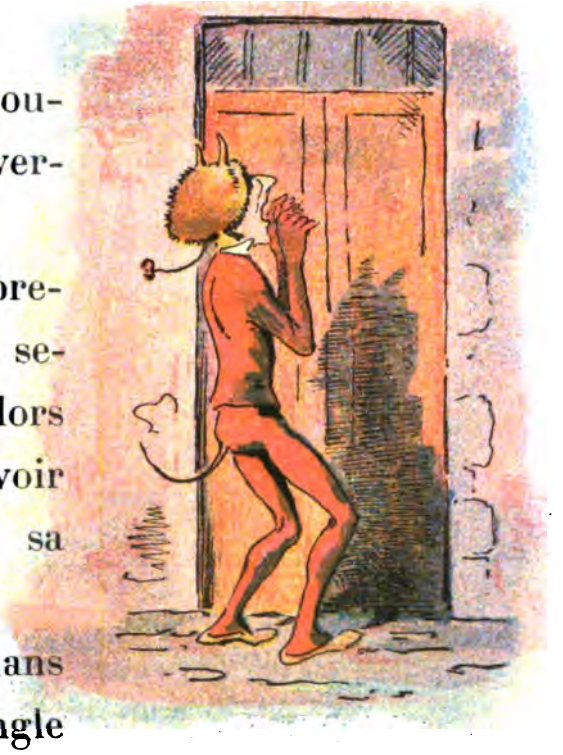
mais la joie d'une délivrance prochaine fut si grande que M. Tringle, sans s'inquiéter de ce qu'en penserait le perruquier, ayant laissé dans la porte de M. Brou la majeure partie de sa queue, descendit précipitamment les escaliers, songeant à son lit bien bordé, dans lequel un profond sommeil enlèverait les souvenirs de ces fâcheuses aventures.

CHAPITRE VIII

OÙ APPARAIT LE PROFIL DE LA GOUVERNANTE DE M. TRINGLE.

La bise était vive au dehors; mais le bonheur de se sentir délivré fit que M. Tringle oublia la froidure.

On pense avec quelle émotion le célibataire revit la porte de sa maison. Enfin, il allait rentrer dans ses foyers !



Il frappa, heureux de retrouver le visage de sa vieille gouvernante.

Thérèse ne répondit ni au premier coup de marteau, ni au second, ni au troisième. Alors M. Tringle se repentit d'avoir gardé le secret vis-à-vis de sa gouvernante.

Une sonnette était logée dans un coin de la porte. M. Tringle l'agita vivement, et un bruit d'espagnolette se fit entendre au premier étage. Un volet fut ouvert à l'intérieur, puis une fenêtre. Après un accès de

toux, Thérèse demanda d'une voix mi-endormie, mi-inquiète :

« Qui est là ?

— Moi, dit en grelottant M. Tringle.

— Qui, vous ?

— Tringle.

— Monsieur ! Est-il possible ?

— Ouvre-moi, Thérèse !

— Monsieur n'est donc pas rentré ?

— Tu le vois bien, Thérèse, disait M. Tringle en sautillant sur ses pieds.

— D'où peut venir Monsieur, à cette heure ?

— Thérèse, je t'en prie, ouvre vite ! »

Tout en grommelant, la vieille gouvernante ferma la fenêtre, puis le volet, et un instant de silence se fit, pendant lequel M. Tringle soupira en songeant qu'il touchait au terme de ses maux.

La porte d'entrée de la rue était fermée par un gros verrou que, tous les soirs, Thérèse tirait avant de se coucher.

Il arrivait même qu'à moitié déshabillée, après avoir fait sa prière, Thérèse descendait de nouveau s'assurer que le verrou reposait dans son trou.

Avec quel ravissement M. Tringle entendit l'énorme verrou grincer dans sa targette! Un tour de clef dans la serrure à l'intérieur, et M. Tringle entrait enfin en possession de son lit; mais la défiante Thérèse ne donna pas de prime abord ce tour de clef.

La porte d'entrée conduit à un étroit corridor contigu à la cuisine, où bientôt la lumière brilla à travers les vitres. Thérèse, retranchée derrière les solides barreaux de fer qui protègent les baies du rez-de-chaussée, appa-

rut, une main devant la chandelle, pour protéger la mèche contre le vent.

« Vite, Thérèse, vite, ouvre! s'écria M. Tringle transi.

— Je vous croyais couché il y a bel âge, Monsieur, dit-elle. Qu'est-ce qui vous prend de rentrer à deux heures du matin?

— Ouvre, Thérèse; je te raconterai cela plus tard.

— Voilà la première fois que cette conduite vous arrive, Monsieur.

— C'est la dernière, Thérèse ; ouvre tout de suite.

— Ma parole, j'ai cru à une bande de voleurs...

— Ouvriras-tu? s'écria M. Tringle, d'une voix pleine d'irritation.

— Qu'avez-vous pu faire dans les rues si tard? reprit Thérèse.

— Si tu n'ouvres pas immédiatement, je te chasse!... »

La lumière disparut avec Thérèse.

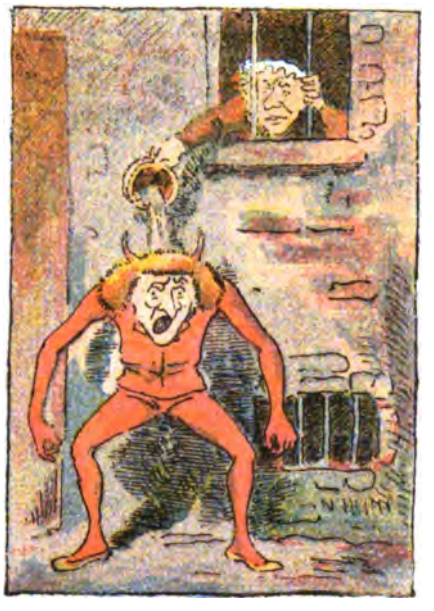
Quoique morfondu, M. Tringle ne voyait pas sans une certaine satisfaction les défiances de sa gouvernante.

La maison était bien gardée.

Dans un instant, sous un excellent édredon,

M. Tringle sentirait la bise qui avait pénétré tous ses membres se dissiper et être remplacée par d'agréables rêves.

A la place de l'excellent édredon, M. Tringle reçut en pleine poitrine le contenu d'un énorme seau d'eau.



« Tu me le payeras, scélérate ! » s'écria M. Tringle, plein d'effroi et de rage.

Ce sont là de ces coups inattendus qui terrassent les caractères les plus robustes. La colère, le froid faisaient que maintenant M. Tringle restait muet, plus honteux qu'un chat tombé dans un baquet d'eau.

Décidément la maison était trop bien gardée!

Que faire ?

Avec une lueur d'espoir M. Tringle appela de nouveau :

« Thérèse ! Thérèse ! »

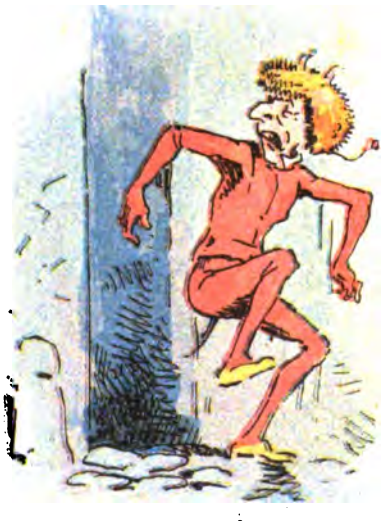
Mais le rez-de-chaussée retomba dans le silence.

« Thérèse ! Thérèse ! reprit M. Tringle d'une voix suppliante.

— Tiens, sauvage ! » s'écria la gouvernante.

Et une seconde trombe d'eau jaillit du premier

étage sur la tête de M. Tringle, qui, pour échapper à ces effroyables douches, s'enfuit hors de lui, grelottant, poursuivi par les aigres malédictions de la vieille Thérèse : un peu simple d'esprit, la gouvernante avait aperçu à la lumière de la chandelle un être épouvantable et cornu, imitant la voix de son maître pour exercer des maléfices dans une maison où, suivant elle, M. Tringle était, à cette heure, paisiblement endormi.

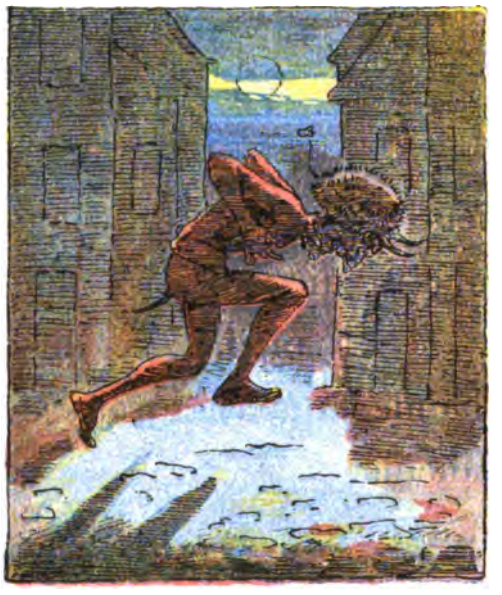


CHAPITRE IX

NOUVELLES AVENTURES DE M. TRINGLE EN PLEINE CAMPAGNE.

Morfondu, trempé jusqu'aux os, craignant d'être recouvert d'une enveloppe de glace s'il restait en place, M. Tringle traversa la ville comme un cheval échappé.

Sans savoir où ses pas le portaient, le célib ataire bientôt se trouva en pleine campagne, sur une route blanche, sèche et sonore, bordée de maigres buissons qui n'offraient aucun asile.



La lune envoyait de pâles baisers aux cristallisations des brindilles des arbres, et les glaçons craquaient sous les pieds de M. Tringle.

« Dois-je ainsi périr ? » s'écria-t-il.

Cependant, tout au loin, une petite lueur lui sembla la réponse de la Providence, qui ne voulait pas encore la mort d'un pécheur.

M. Tringle prit sa course en s'orientant sur la lumière.

« Le plus inhumain des mortels, pensait-il, ne me refusera pas assistance à cette heure ! »

En avançant, M. Tringle s'aperçut que cette lumière s'échappait d'une fenêtre d'un hameau éloigné d'une

lieue de la ville. Comme il connaissait quelques fermiers qui venaient vendre leurs produits au marché :

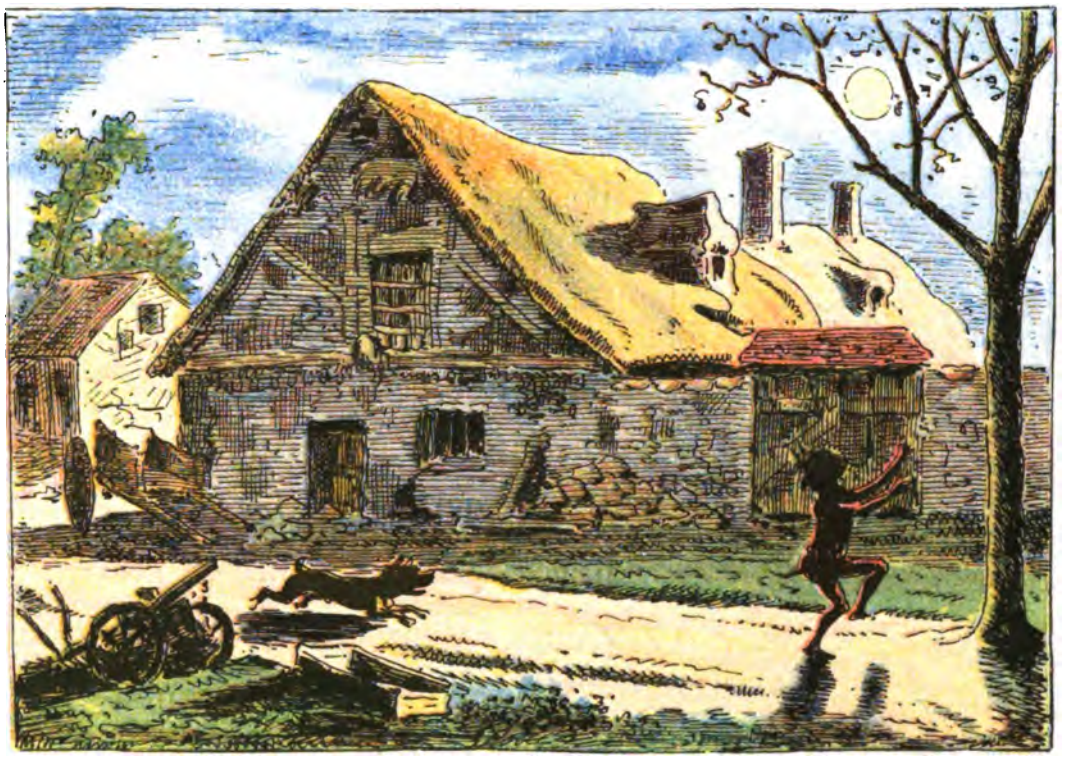
« Au moins, se dit-il, pourrai-je emprunter quelque chaude limousine et revenir aux Ilettes sans trop de ridicule. »

Arrivé devant la première maison du hameau, M. Tringle fut reçu par un gros chien enchaîné dont les aboiements considérables ne déplurent pas au célibataire, car les bruits réveilleraient nécessairement les gens de la ferme, auprès desquels il pourrait demander asile.

M. Tringle s'étant approché de la porte charretière,

le dogue poussa des hurlements menaçants, qui eussent fait peur à tout autre qu'à un homme nourrissant la pensée que ces aboiements inaccoutumés feraient lever un garçon de ferme.

Le dogue se meurtrissait le cou à tirer la chaîne qui l'attachait à sa niche. La douleur, autant que l'émoi qu'il



éprouvait de se trouver en face d'un diable possédant une queue parente de la sienne, donnait à ses aboiements une extrême violence.

Jusque-là, M. Tringle considérait cette rage sans trop d'inquiétude. Toutefois, le bruit de la chaîne que vint à casser le dogue par un effort suprême causa au célibataire une certaine frayeur ; mais la porte charretière

et les murailles étaient si hautes que le chien ne pouvait passer par-dessus.

Cette illusion ne fut pas de longue durée. Les aboiements, qui un instant s'étaient perdus dans le lointain, se firent entendre peu à peu avec plus de sonorité. Le dogue revenait sur ses pas par un autre côté de la ferme. Alors seulement M. Tringle craignit qu'après avoir fait le tour de la propriété, le chien n'eût franchi quelque muraille basse.

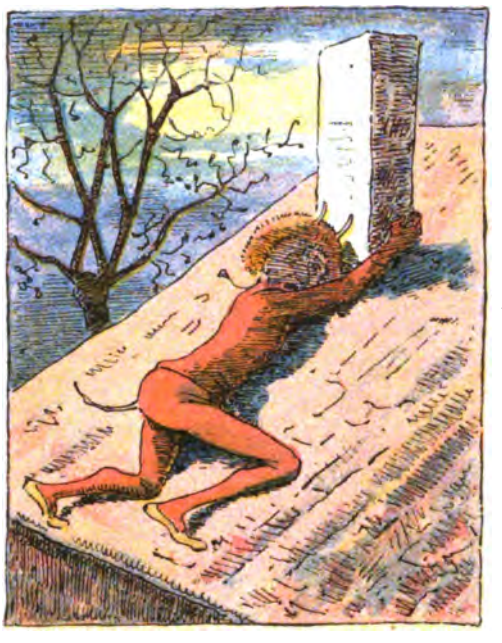
Les aboiements redoublaient. A cinquante pas, M. Tringle aperçut le dogue menaçant qui accourait vers lui.

Éperdu, M. Tringle s'élança après les branches d'un arbre. Son émotion était telle qu'il grimpa jusqu'au sommet sans se rendre compte comment il y était parvenu.

Le célibataire, qui n'avait aucune agilité, était arrivé, par l'effroi du danger, à se hisser au sommet d'un arbre au pied duquel le dogue aboyait, roulant des yeux sanglants ; l'animal ouvrait une large gueule, garnie de crocs terrifiants, et tournait autour du tronc comme s'il eût cherché le chemin qu'avait pris son ennemi.

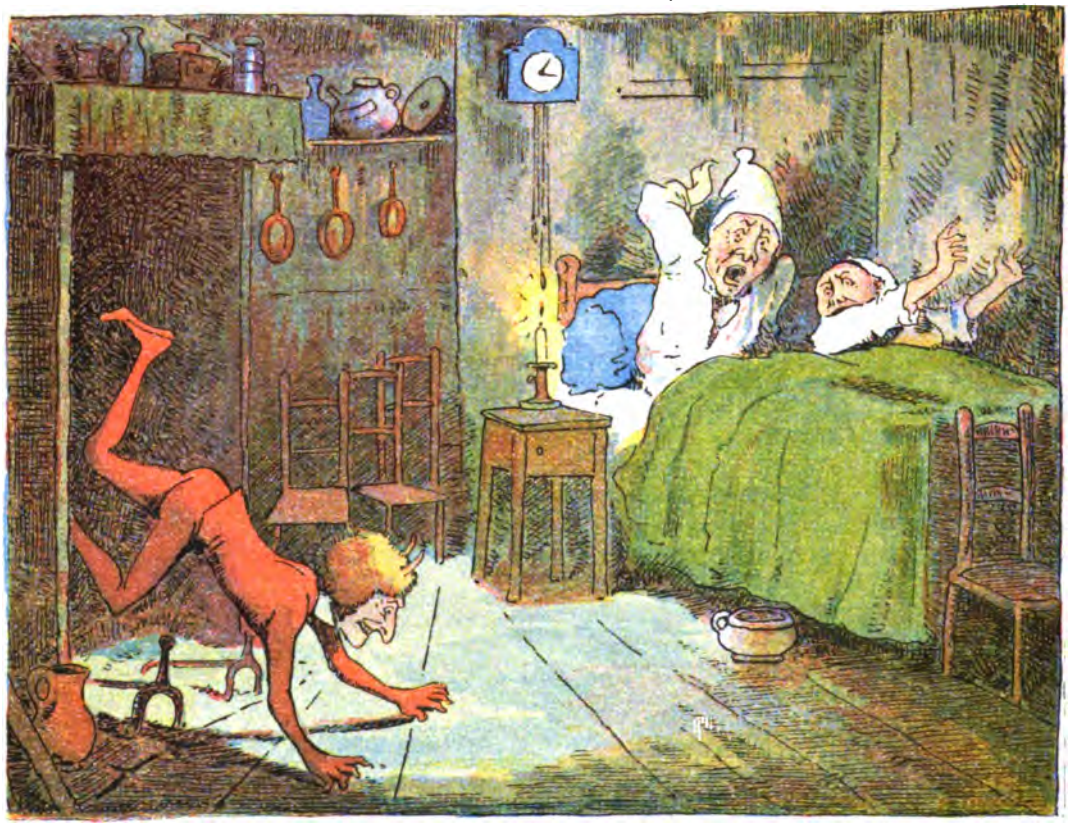
Cramponné aux branches, M. Tringle se sentait momentanément hors de danger ; mais, la première émotion passée, le célibataire, roidi par le froid, se demanda avec terreur comment il pourrait échapper à la gueule du terrible chien, dont les tournoiements avaient quelque chose de vertigineux.

L'arbre longeait le mur de la ferme ; au mur était



adossée une cabane dont la cheminée laissait passer un maigre filet de fumée. M. Tringle n'hésita pas à quitter cet arbre dont le contact le glaçait. Avec une extrême prudence, il parvint à sauter sur le toit de la maisonnette. Là, s'étant appuyé sur le rebord de la large cheminée, M. Tringle entendit une voix de femme qui lui parut d'une douceur angélique.

Descendre par la cheminée fut un voyage plus rapide que M. Tringle ne se l'était imaginé ; s'il en résulta quelques écorniflures pour le nez et les genoux, M. Tringle tomba sans trop de mal sur un lit de cendres.



Mais deux cris d'effroi accueillirent son arrivée.

La fermière et le fermier, tirés brusquement de leur premier sommeil, poussèrent de tels cris que M. Tringle, effrayé, ne fit que traverser la chambre, ayant aperçu un escalier conduisant à la cour de la ferme. Les aboiements du dogue continuant de l'autre

côté du mur, M. Tringle, pour dérouter l'animal, ouvrit une petite porte et, après une course à travers champs, se trouva au cœur du hameau, où il commença à respirer.

CHAPITRE X

M. TRINGLE ET L'USURIER

Toutes les maisons du hameau étaient plongées dans un profond silence, sauf une masure à travers les volets de laquelle s'agitait une faible lumière. La porte

donnant sur la rue était entrebâillée. M. Tringle entra, et la première chose qu'il entrevit fut un feu brillant.

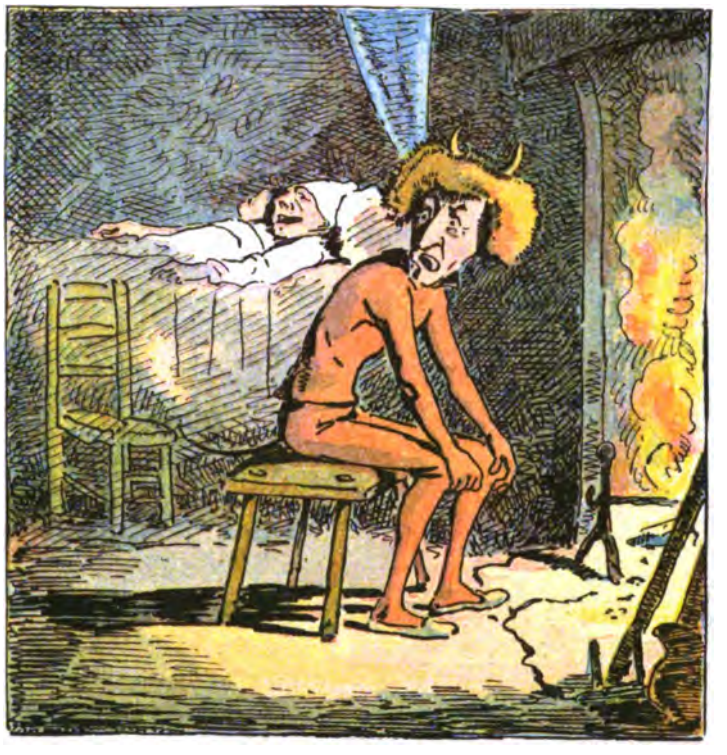
« Enfin ! s'écria-t-il, car il ne rêvait que flammes vives pour sécher son habit de diable.

— Est-ce toi, Pierre ? demanda une voix faible qui partait de l'encoignure de la salle.

M. Tringle tourna la tête et n'aperçut qu'un grand lit carré tendu de serge sombre.

— Pierre, est-ce toi ? reprit la voix plus faible encore.

Mais M. Tringle semblait changé en statue. Assis sur



une chaise basse, sous le manteau de la cheminée, il voyait avec extase l'humidité de son costume s'envoler en vapeur, chassée par la flamme pétillante d'un fagot de sarments.

Un demi-jour régnait dans cette chambre, éclairée seulement par la lueur d'un *crasset* dont une huile avare arrosait la mèche.

— Pierre, reprit la voix, écoute-moi. J'ai commis bien des mauvaises actions dans ma vie ; tâche, mon fils, de ne pas m'imiter.

M. Tringle dressa l'oreille, se demandant s'il devait écouter de telles confidences ; mais son costume de diable était à peine à moitié sec. Dans quelques minutes, M. Tringle espérait être assez réchauffé pour sortir de cette singulière maison.

— Pierre, continua la voix, j'ai ruiné plus d'une famille. A ma mort, inquiète-toi des personnes qui m'ont souscrit des obligations ; rends-leur les billets sans en toucher le montant.... C'est de l'argent mal acquis ; il te brûlerait comme il brûle en ce moment ma poitrine.

Alors, M. Tringle se rappela qu'il existait dans le hameau un usurier dont la fortune s'était accrue au préjudice des pauvres gens.

— Pierre, s'écria le moribond, la justice des hommes n'a pu m'atteindre, celle du Seigneur m'accable en ce moment.... Je n'ai plus de forces.... Donne-moi à boire. »

M. Tringle hésitait à se montrer ; mais la voix suppliante demandait :

— A boire, Pierre.

Ayant décroché le *crasset* et s'étant dirigé vers le lit, M. Tringle aperçut une petite fiole sur la table et à côté un verre. Il versa ; mais l'odeur du tonique formé de vin de quinquina semblait si ragaillardissante,

que M. Tringle n'hésita pas à goûter à cette liqueur, comptant toutefois en garder assez pour le malade repentant.

Il avait à peine posé ses lèvres au bord de la fiole que la porte s'ouvrit, donnant passage à un prêtre, au notaire et aux voisins que Pierre, le fils du malade, avait prévenus des derniers moments de l'usurier.

Effrayé, M. Tringle laissa tomber la topette.

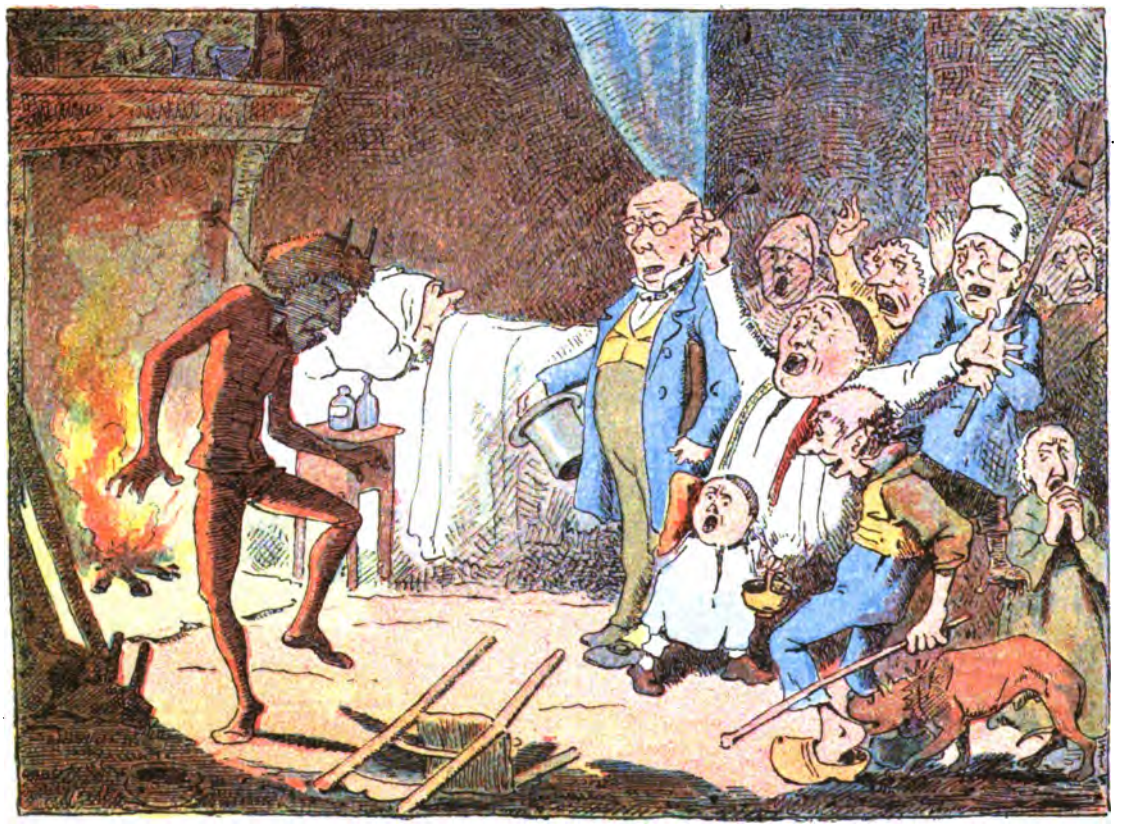
Tous poussèrent un cri, se croyant en présence de Satan lui-même, qui avait profité de la solitude du moribond pour s'emparer de son âme.

— *Vade retro!* s'écria le curé en lançant de l'eau bénite à la figure de M. Tringle.

M. Tringle n'attendit pas cette adjuration. D'un bond il passa par-dessus le notaire, qui ne put que lui donner un coup de la serviette de cuir dans laquelle étaient préparés les papiers testamentaires.

Le fils du mourant était trop accablé de douleur pour agir ; mais les voisins se mirent à la pourchasse de M. Tringle, qui, grâce à la chaleur du foyer, avait repris quelques forces, car il n'eût pu échapper à la poursuite des paysans.

S'étant retourné pendant sa fuite, M. Tringle aperçut des gens armés de gaules et de fléaux, et il pensa combien il lui serait difficile de se soustraire au mauvais sort que lui faisaient présager ces gourdins.



Un petit bois touffu domine la route à une demi-portée de fusil du hameau. M. Tringle fit un dernier effort pour y arriver; il lui semblait que ce bois serait pour lui un endroit inexpugnable où ses ennemis ne pourraient l'atteindre.

Ayant respiré fortement, M. Tringle allongea le pas et se jeta dans le bois, sans craindre de se déchirer aux

ronces et aux épines qui en défendaient l'entrée; mais toujours sur les pavés de la route résonnaient les souliers ferrés des paysans.

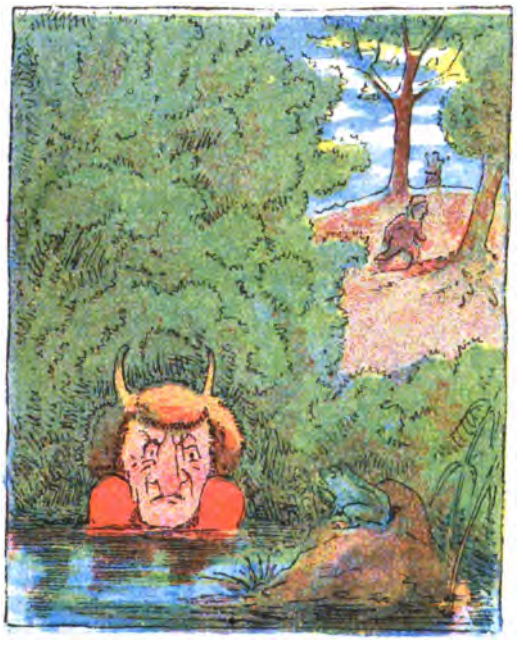
Haletant comme une biche poursuivie par une meute, M. Tringle tournait dans le bois, frémissant des cris de meurtre qui se faisaient entendre de tous côtés.

Une sombre mare, couverte de larges glaïeuls et de nénufars, se rencontra sur sa route. M. Tringle s'y jeta au risque de se noyer. Ayant dépisté ses ennemis, qui longèrent en courant le bord de l'eau, sans songer que celui qu'ils poursuivaient s'y était réfugié, M. Tringle sortit la tête de l'eau et constata que les paysans suivaient une fausse direction, n'ayant pas amené de chiens qui pussent flairer sa piste.

CHAPITRE XI

AVENTURES EXTRAORDINAIRES QUI ONT NÉCESSITÉ LA GRAVURE D'UNE CARTE SPÉCIALE

Blotti dans l'embrasure d'un vieux saule dont la chevelure formait ombrage au-dessus de la mare, M. Tringle, frissonnant de froid et de terreur, se dit qu'il n'échappait à un danger que pour tomber dans un autre.



Un nouvel élément, l'eau, venait se joindre à son terrible confrère, l'air, pour accabler le célibataire de nouvelles rigueurs. Une pleurésie était le moindre des maux qui pouvaient atteindre M. Tringle.

Cependant les paysans s'étaient éloignés. M. Tringle, couvert de vase, sortit de la mare ; après s'être essuyé avec les larges feuilles de nénufar, il reprit sa course dans ce bois touffu qu'il maudissait.

Tout au loin, sous les arbres, pointait un petit jour

qui annonçait la lisière. Après une marche forcée, M. Tringle se trouva en plein pâturage où un troupeau de bœufs, broutant une herbe rare, le regardaient avec des yeux étonnés.

Des brebis paissaient en paix autour d'une cabane de berger, qu'en ce moment M. Tringle regardait comme un palais. La porte était ouverte, le berger sans doute sorti. M. Tringle n'hésita pas à traverser le pré pour gagner la cabane. Les bœufs, d'humeur pacifique, s'écartaient et regardaient ce diable qui, vu par leurs gros yeux, devait prendre des proportions démesurément fantastiques.

Tout à coup un immense mugissement se fit entendre.

M. Tringle avait compté sans le taureau. Mis en émoi par la couleur rouge du costume, l'animal apparaissait avec des intentions menaçantes.

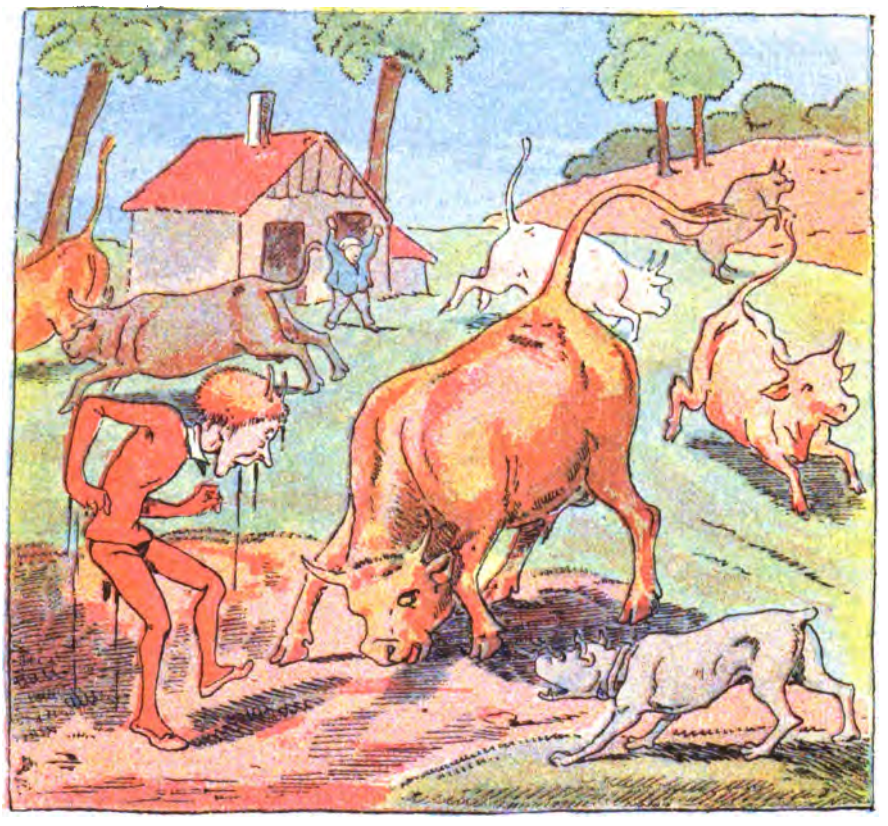
Une sueur froide parcourut tout le corps de M. Tringle, qui resta cloué sur place.

On attendrit les cœurs les plus farouches, on n'attendrit pas un taureau.

Celui-là s'avançait queue battante, l'œil enflammé, avec un aspect de bestialité féroce, le front carré massif

comme une muraille, des cornes courtes et trapues, poussant un cri de guerre semblable à celui d'un sauvage qui va scalper son adversaire.

Fuir, il n'était plus temps! M. Tringle était entouré



des bœufs qui semblaient attendre le combat et jouir du triomphe de leur chef.

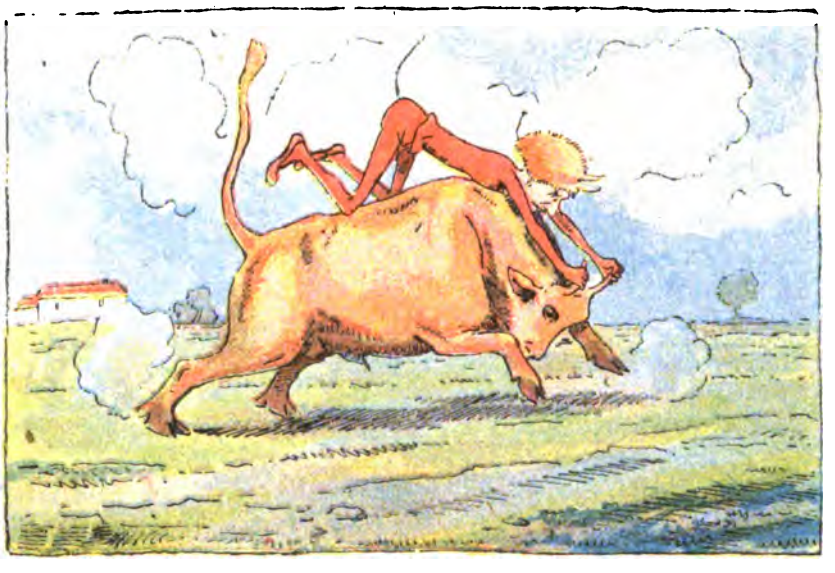
Au premier coup, le taureau manqua M. Tringle, qui, malgré sa terreur, remarqua que la brute féroce, dans le dessein de lui traverser la poitrine, baissait la tête.

Ayant parcouru le cercle formé par les bœufs sans y trouver de défenseur, M. Tringle, toujours poursuivi par le taureau, eut assez de présence d'esprit pour

empoigner ses cornes. Au moment où l'animal baissait

la tête, croyant éventrer son ennemi, il sauta sur son dos.

Le taureau poussa un tel beuglement de rage que



les bœufs se reculèrent pour permettre à la colère du roi du troupeau de se donner carrière.

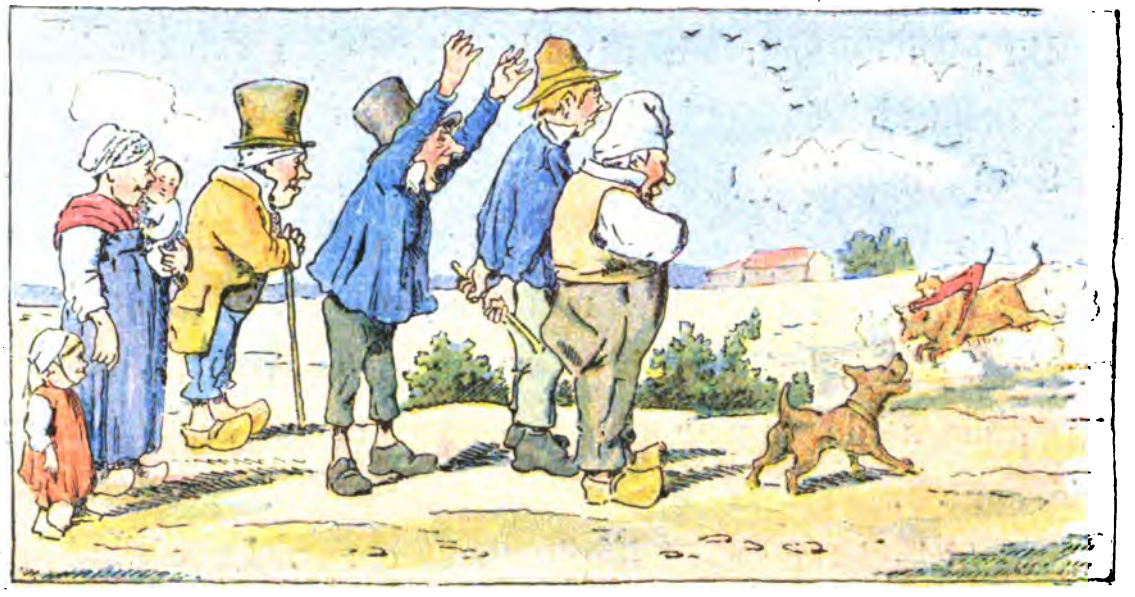
Alors l'animal bondit et se dressa sur ses pieds de derrière; mais M. Tringle était accroché aux cornes comme s'il y avait été vissé. Quoique meurtri par de violents soubresauts, il résistait aux ruades, aux sauts de côté de

cette féroce bête. Poussant un dernier cri de rage, qui attira le berger, le taureau huma l'air, fit un tour sur lui-même et, excité par les cris du gardien du troupeau qui criait : — *Hé ! Froument !* l'animal couleur de froment partit dans une course désespérée, renversant sur son

chemin les jeunes arbres, foulant aux pieds les branches, sautant les fossés.

Ainsi M. Tringle traversa le hameau, déjà mis en émoi par sa précédente apparition.

C'était l'heure à laquelle les paysans vont aux champs.



— Le diable ! voilà le diable ! s'écrièrent les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants.

Le taureau galopait toujours.

Bientôt M. Tringle entendit la cloche d'alarme du hameau. A cette cloche répondit celle du village voisin, dont les habitants, croyant que le feu existait dans les environs, se répandaient sur les routes.

Du regard ils interrogeaient l'horizon et n'apercevaient au loin qu'un cavalier lancé au triple galop apportant sans doute des nouvelles ; mais si les yeux s'ouvraient,

les portes se fermaient quand les gens reconnaissaient que celui qu'ils croyaient un messager n'était autre qu'un diable enfourchant un taureau exaspéré.

La cloche d'alarme redoublant mettait en branle les cloches des alentours qui emplissaient l'air de leurs sinistres accents.

Un glas de détresse réveillait les échos des alentours qui d'habitude répondaient aux chants des bergers.

Sans s'inquiéter de l'effroi des échos, M. Tringle parcourait vallées et montagnes, traversant des rivières sur le dos de sa redoutable monture; quelquefois l'animal s'arrêtait court, battait l'air de sa queue convulsive, lançait des nuages de vapeur par les naseaux et reprenait sa folle course.

M. Tringle ne sentait plus son corps. Le célibataire avait conscience seulement qu'il périrait percé de part en part s'il lâchait les cornes de l'animal.

Ainsi l'homme et l'animal traversèrent:

Cormicy au vieux château;

Ciry-Germoise, célèbre par ses récoltes de maïs;

Leschelles, dont les étrangers admirent les grottes profondes;

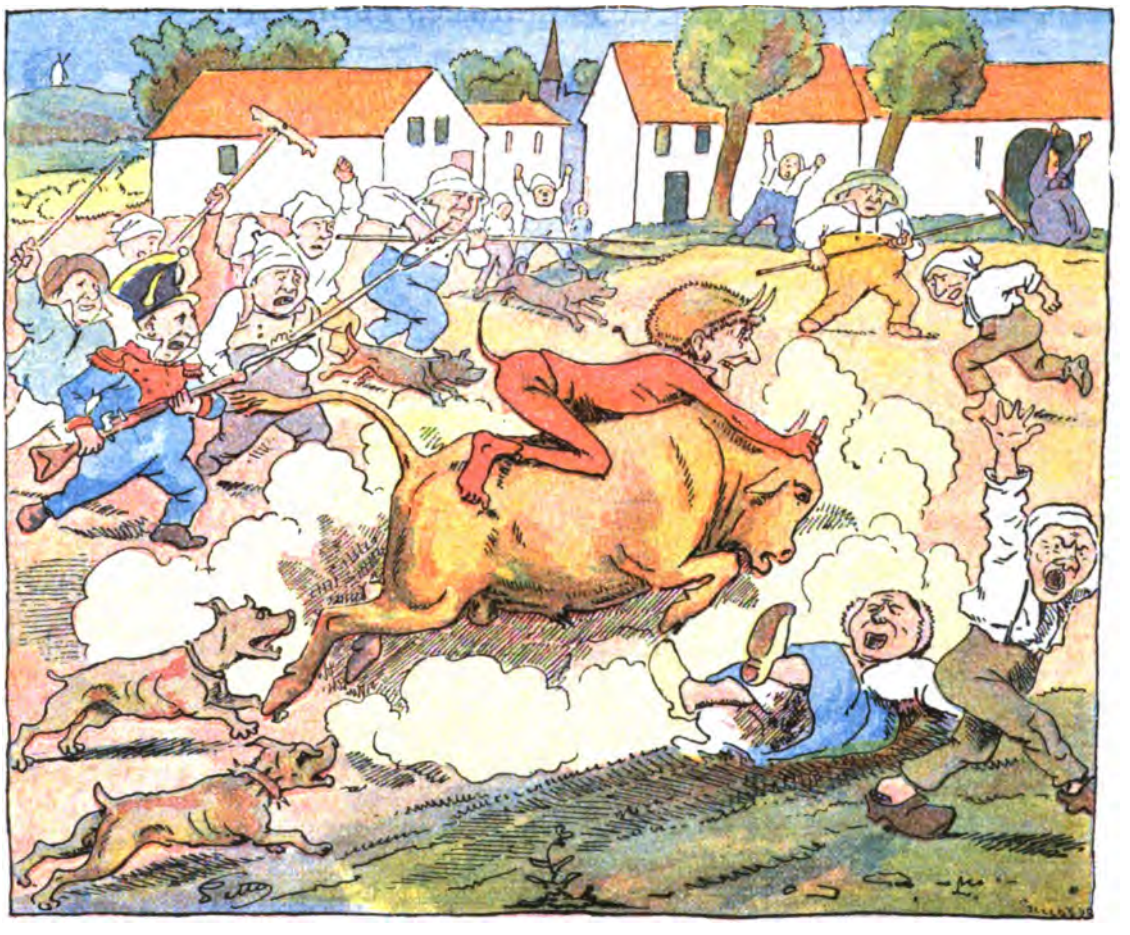
Grandvilliers, connu par son petit vin aigrelet;

La Bonneville, dont les habitants sont hargneux;

Courtpont, coupé en deux aujourd'hui par un long pont;

Saint-Pierre-au-Marché, qui fournit de gaillardes servantes;

Coulombiers, d'où les marchands tirent de si doux fromages ;



Les Ormes, une bourgade perdue dans le feuillage;

La Tricherie, ainsi nommée par une célèbre partie de dés entre deux seigneurs au moyen âge.

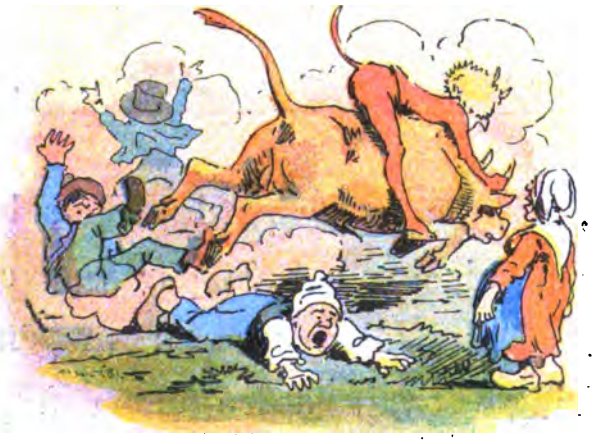
Mais M. Tringle avait autre chose à penser qu'aux antiquités, aux récoltes, aux souvenirs historiques, au bon vin et aux fromages.

Toute son attention était portée vers les cornes du taureau qu'il serrait convulsivement, sans se douter qu'il laissait dans les villages de tout le canton une légende qui devait prendre d'énormes proportions.

Il est certain que des flammes singulières s'échappaient des yeux du taureau, mis en fureur par ce cavalier qu'il ne pouvait désarçonner, tout chétif qu'il fût.

Plus d'une légende doit son origine à des faits moins extraordinaires.

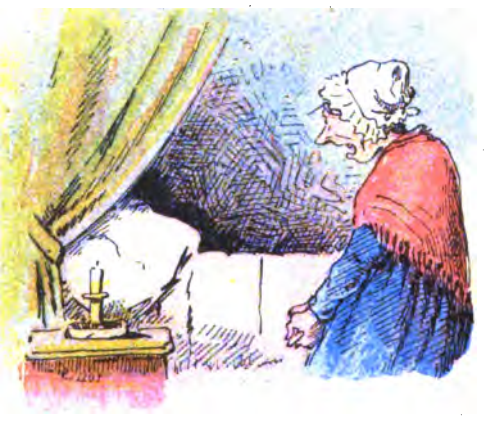
Cette fois, le diable fut vu par des centaines d'individus qui pouvaient attester le costume, les cornes, la course furibonde à travers champs, prés, récoltes, ruisseaux et rivières, le diable et sa monture n'étant arrêtés ni par les pierres, ni par les coups de bâton, ni par le son du tocsin, ni par les pieux lancés sur leur passage.



CHAPITRE XII

CE QUE L'ON PENSAIT DANS LA VILLE DE LA DISPARITION DE M. TRINGLE.

Le lendemain du jour où M. Tringle eut la malencontreuse idée de s'habiller en diable, il en résulta une émotion considérable dans la ville des Ilettes.

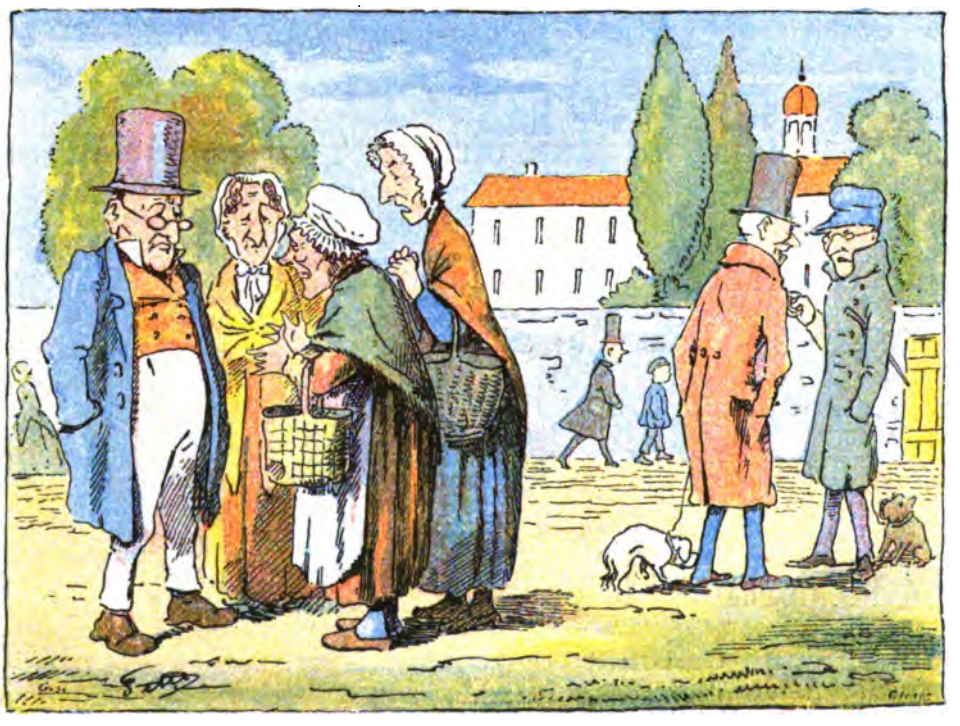


Thérèse se leva de grand matin pour conter à son maître l'épouvantable vision de la nuit. Après avoir frappé discrètement à la porte de la chambre à coucher du célibataire sans recevoir de réponse, la vieille gouvernante ouvrit et se sauva effrayée en apercevant le lit encore bordé.

Pleine de terreur, elle fit part de cette aventure aux servantes de la rue Tire-Lire, qui en répandirent le bruit rue du Chat-Bossu. La nouvelle circula sur la place des Belles-Femmes, pour de là être colportée dans la rue du Petit-Credo. Les gens de l'impasse Glatigny en firent part aux habitants de la ruelle des Oi-

seaux ; alors la nouvelle circula dans toute la ville, et chacun se redit la malencontreuse visite de M. Tringle à la famille Brou, ainsi que sa disparition.

Que pouvait être devenu M. Tringle? Tel était le cri général pendant qu'à cette heure, accroché au taureau,

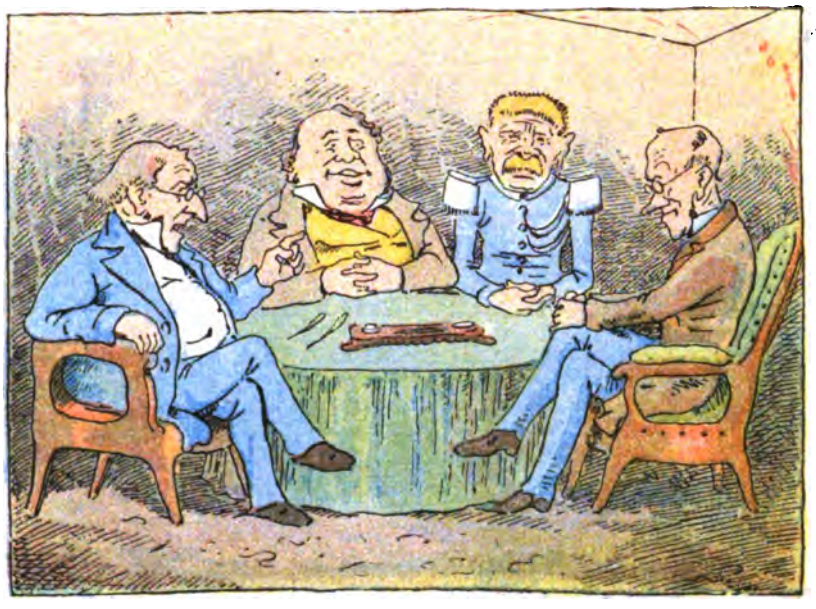


le célibataire répandait la terreur parmi les populations voisines.

Certains pensèrent que M. Tringle, honteux de sa mésaventure, s'était peut-être livré sur sa personne à quelque acte déraisonnable ; mais l'existence tout entière du célibataire protestait contre la probabilité de semblables violences.

Cependant de tels dégâts avaient été commis dans la ville la nuit précédente, que les principaux magistrats s'assemblèrent chez le sous-préfet pour ouvrir une enquête.

Les habitants, effrayés par les récits de Thérèse, enfouissaient leur argenterie dans les caves. Il semblait



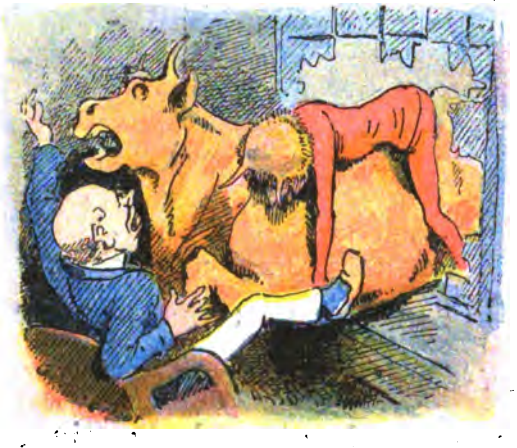
certain qu'un être malfaisant s'était emparé de la personne de M. Tringle et avait laissé sur son passage de nombreuses traces de dévastation.

La commission, composée du commissaire de police, du juge de paix, du maire et du sous-préfet, fit annoncer à son de tambour un avis pour ordonner aux citoyens la fermeture des portes à la nuit tombante. On attendait au lendemain pour convoquer la garde nationale.

Quant au perruquier Chabre, il se désolait plus encore de la perte de son costume que de la disparition de M. Tringle. Mélancoliquement assis dans sa

boutique et regardant les fioles d'huile antique, que les rayons d'un mauvais quinquet piquaient de points lumineux, il était blessé de la curiosité que manifestaient les galopins de la ville qui se donnaient rendez-vous devant la montre merveilleuse où étaient étalés des masques de carton bizarre.

Les voisins, groupés autour de Chabre, cherchaient à le consoler; mais, d'une voix altérée, le perruquier s'écriait :



— Il faudrait être sans cesse sur ses gardes dans le commerce. M. Tringle n'a pas seulement laissé d'arrhes ! Qui payera mon costume ?

En ce moment, les carreaux volèrent en éclats, et une sorte de trombe furieuse entra dans la boutique, en renversant quinquet, essences, pots de pommade, plats à barbe.

Au dehors mille voix criaient :

— Arrêtez ! arrêtez !

Un groupe de paysans se ruait dans la boutique

à la poursuite du taureau furieux, qui, pourchassé à coups de fourche, était entré dans la ville et ramenait dans ses foyers l'infortuné célibataire, sur le corps duquel restaient à peine quelques lambeaux de l'habit de diable.

La foule allait toujours s'amassant sans se rendre compte de l'événement. Les uns croyaient la boutique de Chabre renversée par un tremblement de terre ; les autres, entendant le rappel des tambours des pompiers, se disaient qu'un incendie menaçait la ville. C'étaient des propos inutiles, des paroles sans fin, de sinistres exclamations qui ne trouvaient que trop d'échos dans la foule.

On vit poindre une grande lueur au bout de la rue.

Les pompiers accouraient, entraînant sur leurs pas les habitants épouvantés. Dans la rue, les voisins descendaient à demi habillés en gémissant :

— Hélas ! la boutique de Chabre est défoncée.

Les gamins, pleins de joie, parcouraient la ville, criant :

— Au feu ! au feu !

La ville des Ilettes, d'habitude si tranquille, semblait en proie à l'incendie et au pillage.

Il fallut l'intervention des autorités pour isoler la boutique du perruquier et en chasser la foule.

Alors, à la lueur des torches, apparut, caché sous le

comptoir, M. Tringle qui n'avait plus figure humaine. Barbouillé de suie, son habit de diable en lambeaux, une corne pendante, il s'écriait :

— Grâce ! grâce !

Le taureau, reconnaissant la voix de son terrible

cavalier, semblait répondre par un énorme beuglement :

— Pas de pitié !

Le commissaire de police étant arrivé, le célibataire s'échappa des mains des paysans, qui ne pouvaient croire qu'ils avaient affaire à un être humain.

— Sauvez-moi, monsieur le commissaire, je suis Tringle, s'écriait-il !

Alors seulement, quoique les autorités conservassent